Par-delà Vat Phu. Données nouvelles sur l'expansion des espaces khmer et môn anciens au Laos

Michel Lorrillard

Résumé

Les travaux sur le patrimoine historique le plus ancien du Laos ont longtemps été limités à la seule province de Champassak, en particulier au site de Vat Phu. Des enquêtes récentes menées dans d'autres provinces méridionales et centrales du pays ont révélé l'existence d'une quarantaine de sites relevant des aires culturelles khmère (préangkorienne, angkorienne) et môn. Ceux-ci s'inscrivent dans une échelle chronologique comprise entre le VII^e et le XIII^e siècle et montrent une occupation de l'espace fondée sur des critères physiques, qui favorisaient largement les échanges. Ces données nouvelles apportent un éclairage substantiel sur le processus d'« indianisation » de la vallée moyenne du Mékong, jusqu'ici négligé.

Abstract

Research on the early historical heritage of Laos has for long been limited to the Champassak province only, and specifically to the Vat Phu site. Recent surveys carried out in other southern and central provinces have brought to light some forty sites pertaining to both the Khmer (pre-Angkorian and Angkorian) and Mon cultural spheres and dating from the 7th to the 13th centuries. They display a settlement pattern favouring exchange. These new results bring a significantly new light to the "Indianisation" process at work in the so far neglected middle Mekong valley.

Citer ce document / Cite this document :

Lorrillard Michel. Par-delà Vat Phu. Données nouvelles sur l'expansion des espaces khmer et môn anciens au Laos. In: Bulletin de l'Ecole française d'Extrême-Orient. Tome 97-98, 2010. pp. 205-270;

doi : <https://doi.org/10.3406/befeo.2010.6134>

https://www.persee.fr/doc/befeo_0336-1519_2010_num_97_1_6134

Fichier pdf généré le 08/02/2019

Par-delà Vat Phu

*Données nouvelles sur l'expansion des espaces khmer et môn anciens au Laos*¹

Michel LORRILLARD *

La question de la pénétration et de la diffusion dans le territoire lao actuel des premières formes de cultures indianisées n'a donné lieu jusqu'à présent qu'à très peu d'études. Au moment où commencèrent en Indochine les premières véritables prospections archéologiques, Étienne Lunet de Lajonquière et Henri Parmentier mirent bien en évidence, au cours de courtes missions dans le Sud-Laos, quelques monuments et vestiges relevant des époques préangkorienne et angkorienne². On crut même, à l'occasion de la découverte d'une inscription sanskrite à une vingtaine de kilomètres en aval de Vientiane, à la situation très septentrionale d'une ville datant du règne de Jayavarman VII³. Ces premiers travaux ne furent cependant pas poursuivis. Les spécialistes étaient peu nombreux et leur attention fut bientôt tout entière portée vers le Cambodge⁴. Le site de Vat Phu, connu dès 1866 grâce aux témoignages des membres de la Commission d'exploration du Mékong, fut le

* Maître de conférences à l'École française d'Extrême-Orient.

1. Le présent article constitue la première partie, limitée au patrimoine archéologique khmer et môn du Centre et du Sud-Laos, d'une étude dont le cadre géographique est plus vaste. La seconde et dernière partie, consacrée à des sites anciens de la plaine de Vientiane et à quelques objets khmers découverts à Luang Prabang, sera publiée dans un prochain *Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient (BEFEO)*. Ce travail s'inscrit dans le cadre d'un programme de recherche sur les matériaux historiques du Laos mené par le Centre EFEO de Vientiane, en partenariat avec la Direction générale du patrimoine du ministère lao de l'Information et de la Culture (MIC). Je tiens à remercier tout particulièrement M. Thongsasayavongkhamdy, Directeur général du patrimoine, pour avoir facilité la réalisation de ce programme en nous permettant d'enquêter dans toutes les provinces du pays. Les résultats présentés ici donnent un aperçu limité du corpus de données (géo-références, photographies, documentation écrite, etc.) qui a été constitué : son classement organisé grâce à un système d'information géographique adapté contribuera de façon importante à la production d'une carte archéologique du Laos. Ce travail systématique de collecte de matériaux n'aurait pu être possible sans les efforts conjoints, durant sept années, d'une équipe enthousiaste et soudée. Je remercie très chaleureusement mes collaborateurs et partenaires lao qui m'ont accompagné (et souvent précédé) sur le terrain : MM. Khamsoy Kionoanchanh (EFEO), Kèo Sirivongsa (EFEO), Sengthong Sohinxay (EFEO) et Surinthorn Phetsomphu (MIC). Ma reconnaissance va par ailleurs à Pierre Pichard qui s'est joint à nous pour nos prospections dans la province d'Attopeu – et qui a bien voulu relire la première partie de cet article et effectuer à mon intention certaines cartes. J'adresse enfin toute ma reconnaissance à Christian Bauer, Stephen Murphy, Dominique Soutif et Hiram Woodward pour leurs précieuses indications.

2. Étienne Lunet de Lajonquière, *Inventaire descriptif des monuments du Cambodge*, t. 2, BEFEO n° 8, Paris, 1907 (en particulier le chap. 2, p. 65-96) ; Henri Parmentier, « Complément à l'inventaire descriptif des monuments du Cambodge », BEFEO 13/1, 1913, p. 1-64 (en particulier, p. 49-59).

3. Georges Maspéro, « Say Fong. Une ville morte », BEFEO 3/1, 1903, p. 1-17. Pour une mise au point sur cette hypothèse, cf. M. Lorrillard, « D'Angkor au Lân Xāng. Une révision des jugements », *Aséanie* 7, 2001, p. 19-34.

4. La consultation des fonds d'archives photographiques permet de se rendre compte que même les architectes qui furent envoyés à Vientiane pour restaurer des édifices religieux lao, comme Charles Batteur (Vat Sisaket) et Léon Fombertaux (That Luang), ont réalisé davantage de clichés au Cambodge qu'au Laos. Il faut cependant remarquer que c'est à un spécialiste de l'archéologie khmère, Henri Parmentier,

seul à susciter un intérêt prolongé – encore que celui-ci se limitât longtemps à l'ensemble des édifices construits en enfilade sur le flanc de la montagne sacrée, le Phu Kao actuel (le *Liṅgaparvata* des sources épigraphiques). C'est à George Cœdès qu'il faut bien attribuer le mérite d'avoir accordé dans les études historiques khmères une importance exceptionnelle aux territoires situés en amont des chutes de Khone, tout particulièrement à partir de 1956 avec son article sur la fameuse stèle inscrite du Vat Luang Kau (K. 365) émanant du *mahārājādhirāja* Devānīka⁵. Le texte, daté paléographiquement de la seconde moitié du v^e siècle, attestait l'antiquité d'une installation éminemment royale sur la partie riveraine du Mékong jouxtant Vat Phu. On découvrait en même temps pour la première fois, grâce à une photographie aérienne qui révélait les traces de nombreuses structures difficilement perceptibles au sol, les limites et le plan parfaitement organisé d'une vaste ville, cernée par plusieurs enceintes. Dans ses synthèses finales sur l'histoire ancienne des États d'Asie du Sud-Est, G. Cœdès n'hésita alors pas à réaffirmer ses premières intuitions sur le rôle capital de sociétés aristocratiques installées en vallée moyenne du Mékong dans le processus de formation de la puissance khmère, avant que celle-ci ne fixât ses capitales dans une région plus méridionale, au Cambodge proprement dit. Il fallut toutefois attendre les travaux du « Projet de recherches en archéologie lao » (PRAL), codirigé entre 1991 et 1999 par Marielle Santoni (CNRS) et Viengkéo Souksavatdy (MIC), pour que ces hypothèses soient vérifiées et que l'énorme potentiel qu'offre le Sud-Laos pour la recherche archéologique soit véritablement révélé. À l'étude des structures les plus anciennes de Vat Phu – notamment le système d'adduction de l'eau sacrée de la montagne vers le sanctuaire primitif –, se sont en effet ajoutés la cartographie de la ville ancienne adjacente à partir de mesures géophysiques (travaux conduits par la fondation Lerici) ainsi que les premiers dégagements de monuments préangkorien⁶. La prospection en surface de toute la partie méridionale de la province de Champassak, sur la rive droite du Mékong, a donné lieu par ailleurs à la découverte de nombreuses autres structures khmères, parmi lesquelles les temples et les lacs artificiels (*baray*) qui servaient d'étapes sur les différentes voies, fluviale et terrestre, reliant Vat Phu au Cambodge⁷.

Rapportée au territoire qui constitue aujourd'hui le Laos, l'histoire de l'indianisation – c'est-à-dire de ce processus d'assimilation culturelle qui, durant le premier millénaire surtout, s'est traduite par l'adoption locale de croyances (hindouisme, bouddhisme) et de pratiques (arts, écriture, etc.) issues de l'Inde, en même temps que des systèmes de représentation du pouvoir qui en découlaient – ne repose cependant pas seulement sur les seuls vestiges de la culture khmère ancienne. À plusieurs centaines de kilomètres en amont de Vat Phu, dans la province de Vientiane, Pierre-Marie Gagneux a mis en évidence,

qu'on doit l'étude la plus documentée sur l'architecture religieuse lao, avec *L'art du Laos*, PEFE n° 35, 2 vol., Paris [publication posthume 1954, rééditée par M. Giteau en 1988].

5. George Cœdès, « Nouvelles données sur les origines du royaume khmèr. La stèle de Vāt Luong Kāu près de Vāt P'hu », *BEFEO* 48/1, 1956, p. 209-219.

6. Étroitement associée par l'épigraphie à des souverains tels que Vīravarman et ses fils Citrasena-Mahendravarman et Bhavavarman (successeurs directs de Devānīka ?), la ville ancienne de Vat Phu – nommée apparemment Kurukṣetra ou/et Liṅgapūra – est reconnue par certains spécialistes comme la première capitale de ce royaume khmer qu'on identifie au Zhenla (Tchen-la) des annales chinoises. Le caractère manifestement très archaïque de certains vestiges récemment mis au jour semble appuyer cette appréciation.

7. On trouvera une synthèse de tous ces travaux dans Marielle Santoni, « La Mission archéologique française et le Vat Phu. Recherches sur un site historique exceptionnel du Laos », *Recherches nouvelles sur le Laos*, Yves Goudineau & Michel Lorrillard (éds.), Paris, EFEO, Études thématiques n° 18, 2008, p. 81-111.

dans les années 1970, l'extension septentrionale d'un autre type de culture indianisée que les Mòns ont développé dans une grande partie de la Thaïlande durant la seconde moitié du premier millénaire⁸. Les manifestations les plus étudiées de cette culture sont situées dans le bassin de la Ménam Chao Phraya et sont rattachées à une civilisation dite de Dvāravatī, identifiée dès le début du ^{xx}e siècle⁹. Les témoignages archéologiques montrent une domination très nette de la pratique du bouddhisme, en opposition avec les témoignages khmers anciens qui attestent davantage les cultes hindouistes. Des études plus récentes ont toutefois montré que tout le nord-est de la Thaïlande – région physiquement bien démarquée par des lignes de reliefs (chaînes de Phetchabun et des Dangreks) où naissent des rivières qui rejoignent le Mékong – avait été le cadre du développement d'une forme spécifique de cette culture môn, avec des particularismes très marqués, notamment dans les formes artistiques¹⁰. Pour la distinguer de Dvāravatī, un exemple propre et bien reconnaissable de son corpus archéologique a été mis en évidence, celui des bornes bouddhiques ou *sema*¹¹. Il s'agit de monolithes dont les formes ont été soigneusement sculptées (on en reconnaît trois ou quatre types différents) et qui sont le plus souvent historiées, soit par la représentation stylisée d'un *stūpa* (cas le plus fréquent), soit par l'illustration d'une scène inspirée de textes religieux¹². Sur certains sites, des images de Buddha en pierre leur sont associées. Il est extrêmement rare de retrouver des traces d'édifice, mais de très beaux vestiges de statuaire ont été découverts sur des sites rupestres

8. Pierre-Marie Gagneux, « Vers une révolution dans l'archéologie indochinoise : le Buddha et la stèle de Thalât, Vientiane », *Bulletin des Amis du Royaume Lao* 7-8, 1972, p. 83-105 ; *Les sites anciens de la plaine de Vientiane (vii^e-ix^e siècles)*, rapport pour le service des Monuments historiques du Laos (ronéotypé), 1977 ; cf. également Emmanuel Guillon, « Recherches sur quelques inscriptions Môn – I. Traces de l'influence môn dans la plaine de Vientiane (Laos) », *BEFEO* 61, 1974, p. 339-348. Dans le cas des vestiges découverts à Ban Thalât, l'identité môn est certaine puisque l'inscription de la stèle est rédigée dans cette langue. On appliquera ici, comme c'est l'usage ailleurs, le qualificatif « môn » à tous les vestiges lithiques du même type, découverts en Thaïlande et au Laos, sachant que la plupart d'entre eux ne sont pas inscrits et que l'origine ethnique des populations qui les ont sculptés ne peut alors être prouvée. Il est toutefois certain qu'ils appartiennent à une même aire culturelle.

9. Pour un état actuel des recherches, cf. Pierre Baptiste & Thierry Zéphir (dir.), *Dvāravatī. Aux sources du bouddhisme en Thaïlande*, Paris, RMN, 2009. Pour une brève synthèse relative aux premières études sur Dvāravatī, cf. notamment G. Coédès, *Les États hindouisés d'Indochine et d'Indonésie*, Paris, De Boccard, 1964, p. 145-147.

10. Ces recherches ont été menées principalement par des chercheurs thaïlandais comme M. C. Subhadradis Diskul, Piriya Krairiksh et Sisakra Vallibhotama, à la suite des travaux pionniers de M. E. Seidenfaden.

11. On retiendra l'orthographe *sema* pour cet objet cultuel qu'on retrouvera très souvent dans cette étude, puisqu'il appartient sous cette forme au lexique thaï/lao ; il est issu du skt./p. *śīmā* et apparaît dans le corpus épigraphique ancien sous la forme *saima*, *saimī*. On a parlé à ce sujet d'une « civilisation des stèles (bouddhiques) », cf. Bernard Philippe Groslier, « Prospection des sites khmers du Siam », *Coûts et profits en archéologie*, Paris, éditions du CNRS, 1980, p. 33-57. Par opposition, la culture de Dvāravatī est associée aux fameuses roues de la Loi, cf. R. L. Brown, *The Dvāravatī Wheels of the Law and the Indianization of South East Asia*, Leiden, Brill, 1996.

12. Sur la question des *sema* dans le nord-est de la Thaïlande, le travail le plus complet est assurément la récente thèse de doctorat de Stephen A. Murphy, *The Buddhist Boundary Markers of Northeast Thailand and Central Laos, 7th–12th centuries CE: Towards an Understanding of the Archaeological, Religious and Artistic Landscapes of the Khorat Plateau*, University of London, septembre 2010. On y trouvera nombre d'informations essentielles, notamment sur les questions d'iconographie et de typologie. Cette recherche et la nôtre ont été effectuées simultanément, sur des terrains différents, et ont donné lieu à des échanges de données. Elles se rejoignent en particulier sur l'importance qui est accordée à la distribution géographique des vestiges. Si la méthode adoptée n'est pas la même, les résultats apparaissent toutefois complémentaires.

aménagés. Au Laos, les travaux initiés par P.-M. Gagneux ont été interrompus en 1977¹³, et ce n'est que très récemment, avec la découverte et l'identification de nouveaux vestiges, que la recherche historique sur cette culture a été redynamisée.

Le présent article s'inscrit dans un ensemble de publications qui ont pour objet de faire connaître le résultat des recherches de documents anciens qui ont été effectuées dans tout le Laos entre 2003 et 2010 par le centre EFEO de Vientiane. En s'attachant plus particulièrement aux données archéologiques relevant des domaines khmer et môn recueillies dans les provinces méridionales et centrales, il complète des contributions récentes où les périodes historiques antérieures à la fondation du royaume lao du Lan Xang n'avaient été que rapidement abordées¹⁴. Le cadre géographique de cette étude, comme l'annonce son titre, exclut toutefois le complexe de Vat Phu – et d'une façon plus large tous les sites de la province de Champassak qui peuvent lui être associés. La raison en est double. D'une part, comme les remarques préalables de cette introduction l'ont montré, cette aire historique, depuis un siècle et demi, a déjà fait (et continue à faire) l'objet d'une attention soutenue et quasi exclusive. Ce faisant, nous ignorerons volontairement un certain nombre de découvertes très récentes – comme les vestiges du temple préangkorien de Phu Malong ou le dégagement dans la ville ancienne de Vat Phu d'un nouveau monument – que d'autres que nous, par leurs travaux spécifiques sur ces sites, se chargeront bientôt de mettre en évidence¹⁵. Nous passerons également sous silence un certain nombre de sites peu étudiés qui sont positionnés aux limites méridionales ou septentrionales de la province de Champassak (monument de Khone, stèle de Phu Lakhon, etc.), mais ceux-ci apparaissent dans les notices introductives d'une anthologie sur Vat Phu récemment publiée¹⁶. D'autre part, comme l'annonce le titre de l'étude, l'objectif est de mettre en évidence des « espaces », non pas à travers une vision figée et donc forcément fautive quand on les considère dans une perspective historique, mais en prenant

13. Ces premiers travaux, réalisés à l'époque dans le cadre des activités du ministère des Cultes, ont tout de même permis d'améliorer la représentation que les lettrés lao avaient jusqu'alors de leur histoire nationale, puisque celle-ci n'était plus limitée à la seule existence du royaume du Lan Xang. Les périodes précédentes, que les chroniqueurs avaient occultées par la fabrication de mythes sur les origines de la dynastie régnante, pouvaient alors être abordées par le biais de l'archéologie grâce à l'identification et à la différenciation de vestiges antérieurs aux conquêtes de Fa Ngum, premier roi lao dont l'historicité est attestée (autour de 1360). Il est tout de même symptomatique que ce soit le nom de Sikhottabong qui ait été attribué à cette culture plus ancienne. Puisé dans la littérature traditionnelle lao (tradition légendaire relative au premier souverain de Vientiane), il masque les différences profondes (ne serait-ce qu'au sujet de l'origine des populations concernées) qui ont pu exister entre ces deux périodes historiques, confondues dans un même ensemble, alors que plusieurs siècles séparent les vestiges môn des plus récents des vestiges lao les plus anciens.

14. Cf. en particulier M. Lorrillard, « Pour une géographie historique du bouddhisme au Laos », *Recherches nouvelles sur le Laos*, op. cit., p. 113-181 ; « Écritures et histoire : le cas du Laos », *Aséanie* 22, p. 63-84 ; et « Vientiane et le Mékong : situation de la ville dans l'espace régional et la longue durée », *Vientiane, architecture d'une capitale. Traces, formes, structures, projets*, Sophie Clément-Charpentier (dir.) et al., Paris, éditions Recherches, 2010, p. 33-50. Le traitement privilégié accordé jusqu'ici à la période historique des royaumes t'ai-lao, à partir du xiv^e siècle, est un parti pris assumé, car les études dans ce domaine sont elles-mêmes très limitées.

15. Les missions archéologiques menées entre 1991 et 1999 par Marielle Santoni, Christine Hawixbrock et Viengkèo Souksavady ont repris en 2011, dans le cadre d'un projet cofinancé par la Commission des fouilles du ministère français des Affaires étrangères et l'École française d'Extrême-Orient (projet de l'équipe « Bouddhisme »). Une première campagne a été menée de janvier à mars sur le grand monument enfoui de Nong Moug, à l'intérieur de la ville ancienne.

16. M. Lorrillard (éd.), *Autour de Vat Phu. De l'exploration à la recherche (1866-1957)*, Vientiane, DPV-EFEO, 2012.

en compte les nécessaires mouvements qui les construisent et les modifient, et surtout les conditions physiques, déterminantes pour l'activité humaine, qui les caractérisent.

L'association faite dans le titre de cet article entre la notion d'espace(s) et celle d'« expansion » doit être ici relativisée, car ce dernier terme, qui exprime nécessairement l'idée d'une extension vers l'extérieur, sous-entend généralement la notion d'un centre à partir duquel s'exerce un mouvement centrifuge. Or, s'agissant du domaine khmer et de la période qui nous occupe ici – en gros du milieu du ^v^e au début du ^{xiii}^e siècle – fixer un centre est difficile, en tout cas au moins jusqu'à la réinstallation de la royauté dans la région d'Angkor au milieu du ^x^e siècle, après que plusieurs capitales ont été abandonnées. Le problème est particulièrement évident pour le début de l'histoire khmère, puisqu'en fonction des historiens ou des archéologues auxquels on se réfère, l'origine géographique de la première dynastie des rois conquérants du Zhenla serait à positionner à l'intérieur des frontières de pays aujourd'hui aussi distincts que le Cambodge, le Laos, la Thaïlande ou le Vietnam ! Le domaine mên pose à peu près les mêmes problèmes, puisqu'on a remarqué que des différences importantes existaient entre la culture du bassin de la Ménam Chao Phraya et celle du bassin du Mékong. Même au sein de cette dernière, si certains sites (comme Muang Fa Daet) présentent une richesse ou une concentration de matériaux, l'étendue de l'aire où les mêmes types de vestiges ont été retrouvés est si vaste qu'on imagine difficilement des relations de dépendance tournées vers un seul site, foyer originel d'une civilisation. Il serait en outre absurde d'ignorer, comme on le fait trop souvent encore (les champs d'étude étant très cloisonnés), les données de l'archéologie préhistorique et protohistorique qui révèlent un canevas de l'occupation humaine très complexe, où les populations de l'intérieur ont formé très tôt des sociétés développées.

Les enquêtes de terrain menées ces dernières années par le centre EFEO de Vientiane ont permis de donner une nouvelle actualité à un petit nombre de vestiges môns et khmers qui avaient été remarqués dans le centre et le sud du Laos entre la fin du ^{xix}^e siècle et le début des années 1970, mais aussi et surtout de découvrir bien d'autres sites anciens, modifiant ainsi de façon significative notre perception de la géographie historique d'une grande partie de la vallée moyenne du Mékong au premier millénaire et au début du second millénaire. Au départ, le fait d'effectuer des prospections archéologiques de surface n'avait pas d'autre but que de vérifier les données quelque peu datées de nos prédécesseurs (Étienne Aymonier, É. Lunet de Lajonquière, H. Parmentier, etc.). Mais la mise au jour régulière de nouveaux vestiges, la prise de conscience que seule une toute petite partie du territoire actuel lao avait été étudiée, le parallèle qui pouvait être fait avec des exemples du nord-est de la Thaïlande rendus visibles depuis des décennies (en particulier dans certains musées), de même que la réalisation sans cesse renforcée du rôle que ce substrat souvent à peine décelable avait pu avoir dans le développement de la culture lao, conférèrent très vite à ce programme d'inventaire des matériaux et des sites archéologiques une grande importance¹⁷.

Les investigations entreprises sur le territoire lao ont d'abord concerné les provinces septentrionales, et la tendance a plutôt été de descendre ensuite vers le sud du pays. L'ordre de présentation des sites qui est donné ici suit cependant un mouvement inverse, dans la mesure où il s'agissait de prendre comme « zone de référence » – en l'excluant – la région

17. Le but premier des enquêtes était de localiser de nouvelles sources épigraphiques, principalement celles qui relèvent de l'époque lao (^{xv}^e-^{xix}^e siècles). La richesse et la variété des découvertes archéologiques faites sur le terrain ont toutefois conduit à élargir les objectifs du programme de recherche.

de Vat Phu (lieu des réalisations les plus abouties) et de s'en éloigner progressivement pour identifier les formes les plus lointaines de l'indianisation à l'intérieur du continent. Cette étude prend donc comme point de départ géographique la province d'Attopeu, située à l'est de celle de Champassak et frontalière comme elle du Cambodge. De cette région, nous remonterons alors vers le nord, jusqu'à la province de Vientiane, avec une brève mention des vestiges septentrionaux très isolés de Luang Prabang (cf. note 1). L'étude de la position des sites a révélé très vite que ceux-ci étaient regroupés ou organisés à l'intérieur d'ensembles géographiques cohérents d'un point de vue purement physique : la proximité de rivières importantes constitue leur dénominateur commun, et il est apparu logique de les répartir en fonction des bassins auxquels ils appartiennent¹⁸. Huit grands ensembles ont pu ainsi être dégagés, à l'intérieur desquels s'organisent parfois de nombreux sous-ensembles, comme dans les vastes plaines de Savannakhet ou de Vientiane.

I. Les sites du bassin médian de la Sé Kong

La Sé Kong est une rivière dont l'importance dans l'histoire ancienne des Khmers a été reconnue rapidement, mais à peu près uniquement pour son bassin inférieur qui se situe au Cambodge même (carte 1). Ce sont ses points de rencontre avec le Mékong (Stung Treng - Thala Borivat) et la Sé San qui ont en effet d'abord attiré l'attention, en raison d'une concentration de monuments préangkoriens dans les quinze derniers kilomètres de son cours. Ces édifices ont surtout été étudiés au début du xx^e siècle par H. Parmentier¹⁹ et n'ont donné lieu par la suite qu'à de très rares mentions. En amont du confluent de la Sé San, aucun site khmer ne paraît encore avoir été retrouvé sur les rives de la Sé Kong jusqu'à la frontière lao - c'est-à-dire sur plus de 150 km en prenant les méandres en compte - ni même jusqu'au confluent de la Sé Kaman (ville d'Attopeu), quelque 50 km plus haut. Les nouveaux vestiges qui ont été identifiés se trouvent tous dans la vaste plaine triangulaire d'Attopeu, c'est-à-dire dans le bassin médian de la rivière, lieu où elle est rejointe par d'importants affluents (carte 2). Totalement connectés sur le plan de la géographie physique, tous ces sites semblent d'ailleurs appartenir à un ensemble homogène, tant d'un point de vue culturel que chronologique.

Ban Khum Kham

L'emplacement sur lequel se trouve le temple lao récemment édifié de Ban Khum Kham correspond au site khmer ancien le plus au nord qui ait été repéré jusqu'à présent sur le cours de la Sé Kong. Ce site n'est pas forcément le dernier, car les berges de la rivière situées plus en amont sont aujourd'hui très peu habitées (à part l'agglomération même du chef-lieu de la province de Sékong) et les informateurs ont manqué pour indiquer d'éventuels vestiges situés dans le bassin supérieur. À partir d'un certain point, la remontée de la Sé Kong devient cependant difficile, et il est peu probable que des sanctuaires aient été installés dans des zones dont l'accès devenait plus limité.

Le temple de Ban Khum Kham est situé à une vingtaine de kilomètres en aval du confluent de la Sé Nam Noy, à un endroit où la Sé Kong, qui suivait jusque-là une direction nord-sud, butte sur un obstacle géologique qui l'oblige à prendre sur une dizaine de kilomètres une direction d'abord sud-est, puis sud-ouest, avant de retrouver son sens général. Le site est donc positionné dans une boucle, ce qui confère à sa berge (rive droite),

18. Une méthode similaire a été suivie par S. Murphy pour son travail doctoral.

19. H. Parmentier, *L'art khmèr primitif*, PEFEQ n°21, 2 vol., Paris, G. Vanoest, 1927.

continuellement attaquée par le courant, un aspect laminé laissant apparaître de larges gradins de grès. Les pillages perpétrés dans le domaine actuel du sanctuaire révèlent la présence de deux fosses dont l'une, plus importante, contient encore des briques et quelques blocs de grès. D'autres blocs sont dispersés en quatre ou cinq endroits, proches les uns des autres, et il est difficile de conclure à l'existence ancienne d'un complexe de monuments. La présence d'un édifice au moins y est en tout cas attestée par plusieurs vestiges qui portent tous la marque de l'époque préangkorienne. En dehors des briques de gros module, on retrouve des éléments d'architecture en grès tels qu'un seuil ou une traverse de porte²⁰ (fig. 1), quelques blocs rectangulaires qui peuvent être identifiés à des montants, et deux grandes marches en accolade. On retrouve également des pièces de dispositifs cultuels tels que des fragments de deux (ou trois) cuves à ablutions (*snānadroṇī*) – l'une d'elles, non achevée, est conservée aujourd'hui dans la réserve du bureau provincial de la culture –, un canal d'évacuation (*somasūtra*) de 150 cm de long dont l'extrémité semble être une figure animale (un *makara* ?), et un élément de piédestal (corniche supérieure ?) dont la mortaise rectangulaire laisse apparaître des alvéoles. Le fait que des fragments d'une même pièce (par exemple le *somasūtra*) aient été retrouvés à des endroits différents prouve que certains vestiges ont été déplacés.

Ban Sok/Ban Sapouan

Une information communiquée à É. Aymonier à la fin du XIX^e siècle faisait état de l'existence de vestiges à Ban/Muang Sok (ou Muang Suk ou Muang Kao), dont une stèle qui avait glissé dans le lit de la Sé Kong²¹. Un administrateur d'Attopeu, M. Baudenne, la rechercha en vain en 1904²², et l'intérêt pour le site cessa.

Ban Sok n'est situé qu'à 1,8 km en aval (à l'est) de Ban Khum Kham. Il ne semble cependant pas qu'Aymonier les ait confondus, ni même qu'il ait eu connaissance du second village. Le voyageur établit cependant un lien entre Ban Sok et un site qui lui faisait face sur la rive gauche – celui où se trouvait originellement la stèle, avant qu'elle ne tombe dans la rivière. C'est l'emplacement de l'actuel Ban Sapouan, où des enquêtes de terrain ont révélé la présence de briques, de blocs de latérite taillés, et d'au moins deux grandes dalles de grès rectangulaires qui pourraient être des piédroits. La présence d'un ancien sanctuaire khmer à cet endroit est donc pratiquement certaine. À Ban Sok proprement dit, des empilements de briques et de blocs de latérite taillés laissent supposer d'autres fondations, peut-être cette « chaussée, large de 7 à 8 mètres, soutenue par de petits murs en limonite, [qui s'enfonçait] d'une lieue vers l'Ouest pour conduire à mi-route d'un amphithéâtre de collines (...) »²³. Du côté occidental comme du côté oriental, on est en effet très vite arrêté par deux barrières montagneuses.

Ban Sok occupe une place importante dans les traditions écrites et orales relatives à l'histoire des anciens « muang » lao de la région d'Attopeu. Il est probable que cette zone, longtemps habitée par des populations austro-asiatiques (y compris khmères) a été l'une des premières sur lesquelles se sont installés les nouveaux arrivants lao, dès qu'ils

20. Il n'est pas toujours possible de distinguer un seuil d'une traverse haute, encore que la présence de mortaises profondes pour les tenons des piédroits indiquerait plutôt un seuil, car ces montants n'ont souvent de tenon qu'à leur extrémité inférieure (communication personnelle de P. Pichard).

21. Étienne Aymonier, *Le Cambodge, vol. II – Les provinces siamoises*, Paris, Ernest Leroux, 1901, p. 173.

22. « Chronique » *BEFEO* 4/1-2, 1904, p. 493-494.

23. É. Aymonier, *Le Cambodge...*, *op. cit.*, p. 173.

commencèrent à aborder ces terres très méridionales. La petite distance qui sépare Ban Sok de Ban Khum Kham mériterait des investigations archéologiques plus poussées.

Ban Sakhè

Une seconde zone de concentration de vestiges est située à une vingtaine de kilomètres plus au sud (en suivant les méandres de la rivière), à Ban Sakhè, sur la rive gauche. La configuration géographique de l'espace ressemble fort à celle qui caractérise Ban Khum Kham/Ban Sok, puisqu'on se trouve également dans une grande boucle de la Sé Kong. Ce fait est notable, car il continuera à se répéter pour les sites suivants, tous établis sur des berges.

Dans le village de Ban Sakhè, quatre emplacements conservent des vestiges d'architecture et de mobilier culturel khmers. Le plus riche est le domaine du temple lao, dont les constructions dominent la Sé Kong. Il est à peu près certain, cependant, que toutes les pièces qui s'y trouvent y ont été apportées pour être réutilisées : c'est le cas par exemple d'un socle en grès mouluré sur lequel repose une belle image de Buddha lao en bronze. Un autre témoignage – un linteau qui avait été signalé à la fin du ^{xix}^e siècle à É. Aymonier²⁴ – était d'ailleurs situé en 1903 à proximité, probablement sur un autre emplacement reconnu récemment. Ce linteau était à l'époque brisé en trois fragments qui avaient été retrouvés dans un tumulus. On peut le voir aujourd'hui reconstitué (2 m de longueur pour une hauteur d'environ 60 cm) et enfermé dans un cadre en ciment (fig. 2). H. Parmentier, qui reprend en grande partie la typologie mise au point par É. Lunet de Lajonquière, reconnaît dans ce linteau un « type II intermédiaire », analogue à une pièce qu'il repèrera plus au nord, dans la région de Savannakhet (cf. *infra*). Il en fait donc l'une des premières expressions de l'art préangkorien. Parmi les autres éléments dispersés dans l'enceinte du temple et reposant sur le sol en terre battue, figurent un conduit (*somasūtra*), deux éléments emboîtés de piédestal (base et dé avec pilastres), deux « supports » (un dé de forme cubique avec mortaise circulaire, et un socle carré abîmé, avec moulure et mortaise à la forme incertaine) et les fragments d'une base. Un autre dé cubique cantonné de pilastres en faible saillie, avec une mortaise circulaire prolongée par deux cartouches rectangulaires axés (alvéoles ?), est placé au sommet d'un amoncellement de briques et de blocs de latérite qui paraît avoir été un *stūpa* de construction lao. La présence des briques, assez larges, est peut-être le seul argument tendant à faire croire que cet emplacement (le domaine du temple lao actuel) aurait pu compter une construction khmère ancienne.

La présence d'un très vieil édifice apparaît en tout cas certaine sur un autre site de berge, situé 900 m en aval, et faisant face à la pointe d'une île qui, en saison sèche, émerge devant Ban Sakhè sur une longueur d'environ 850 m. Les vestiges n'y sont pas nombreux, mais un tertre fouillé de façon sauvage et révélant des briques encore ajustées, de même qu'une grande traverse de porte en grès couchée sur le sol, montrent qu'une construction ancienne, de taille limitée, était placée là.

Il faut revenir dans la zone du temple lao, mais s'éloigner de lui de quelque 250 m au sud-est, pour remarquer sur le terrain d'une école, répartis autour et au sommet d'un tertre de peu de hauteur, des briques qui affleurent ainsi que de gros blocs de grès taillés. Le plus imposant est manifestement une traverse de porte, à côté de laquelle sont couchés deux fragments d'un épais montant. On trouve également l'angle de ce qui devait être un élément de piédestal (corniche ou cuve) en grès rose. C'est peut-être de cet endroit

24. É. Aymonier, *Le Cambodge...*, *op. cit.*, p. 173.

qu'a été prélevé le linteau qui est conservé aujourd'hui dans le domaine du temple lao, puisqu'il était dit provenir, au début du ^{xx}e siècle, « d'un tumulus de 1 mètre à 1,50 de haut, situé à 400 mètres du village »²⁵.

Du point de vue de la distance, un quatrième site de Ban Sakhè constitue toutefois une meilleure hypothèse pour l'identification du lieu, quoique les vestiges y apparaissent de façon plus désorganisée. Il s'agit d'un étang asséché de forme rectangulaire dont le plus grand côté mesure environ 90 m de longueur. Tout comme une dizaine d'aménagements carrés situés à proximité, il est entouré par des levées de terre épaisses de construction probablement ancienne. C'est dans ces remblais, principalement, qu'émergent en partie des dalles de grès rectangulaires, dont une au moins est une traverse de porte. Cet étang a pour nom Nong Khum Kham, « l'étang au trou (rempli ?) d'or », tout comme le site placé le plus en amont sur la Sé Kong, ce qui indique très certainement un lieu où des pillages ont été perpétrés.

Les seuils et les traverses hautes de porte sont des éléments architecturaux lourds et peu réutilisables (ils sont donc moins susceptibles d'être déplacés). Sachant que trois sites au moins de Ban Sakhè ont révélé ce type de vestiges mêlés à d'autres éléments d'époque ancienne, on peut penser que le village a été une étape privilégiée dans les réseaux de communication khmers dans la vallée de la Sé Kong, en tout cas durant la période préangkorienne. Des éléments en grès ont été retrouvés à quelques kilomètres en aval, comme à Ban Halang ou à Ban Hatsadi, mais leur identification n'est pas assez probante pour que des hypothèses puissent être formulées sur leur lieu de découverte. Par voie d'eau, Ban Sakhè est distant de 25 km environ du site khmer ancien de Ban Sékaman Nua (une quinzaine de kilomètres à peine à vol d'oiseau), en aval. L'existence ancienne d'un sanctuaire ou d'une étape à mi-chemin peut donc être mise en doute.

Ban Sékaman Nua

Les témoignages occidentaux de la fin du ^{xix}e siècle font déjà la distinction entre l'ancien « muang » d'Attopeu (le « muang kao »), situé sur les rives de la Sé Kaman, et le nouveau « muang » (« muang mai »), placé au confluent de ce cours d'eau avec la Sé Kong. C'est encore une fois le choix d'une boucle de la rivière qui a prévalu pour fixer un lieu d'habitat important, et celle-ci est tellement resserrée que la bande de terre qu'elle entoure apparaît en fait comme une véritable presqu'île, longue de plus de 5 km pour une largeur qui ne dépasse pas les 2 km. Ce n'est cependant pas sur cette bande de terre entourée d'eau que des vestiges anciens ont été retrouvés, mais du côté de sa pointe, à un kilomètre du confluent de la Sé Kaman, sur la rive gauche de cette dernière. À 300 m environ du lit de la rivière, dans une zone de forte végétation qui dépend encore de Ban Sékaman Nua, un site archéologique de taille réduite a été reconnu. L'existence d'un édifice ancien n'est attestée que par la présence d'une concentration de grosses briques (33 x 16 x 5 cm). Celle-ci paraît d'ailleurs avoir attiré les pilleurs, puisqu'une fosse profonde a été creusée. Quelques éléments de mobilier cultuel subsistent, tels que des fragments d'éléments de piédestal, un ou deux dé(s) avec pilastres et un tenon, probablement celui d'une statue. Le sanctuaire devait être ici de peu d'importance, puisque les grandes pièces d'architecture comme les piédroits, les traverses de portes ou le(s) linteau(x) n'y ont pas été retrouvées.

25. Témoignage de M. de Belakowitz, commissaire du gouvernement par intérim à Attopeu, cf. « Chronique », *BEFEO* 3/1, 1903, p. 141-142.

La Sé Kaman est le plus gros affluent de la Sé Kong en territoire lao (on peut la comparer à la Sé San qui coule en territoire cambodgien). Elle revêt une importance exceptionnelle dans le réseau hydrographique des terres basses de la province d'Attapeu, puisqu'elle y étend son cours, formé de nombreux méandres, sur plus d'une cinquantaine de kilomètres. Son fort débit est augmenté par un affluent de gauche, la Sé Su, à une douzaine de kilomètres à peine d'Attapeu.

Up-mung Sé Su

Le site connu localement sous le nom de « Up-mung Sé Su »²⁶ se trouve sur la rive gauche de cette rivière, dans une petite boucle où le grès affleure et offre une sorte de débarcadère naturel, à 2 km environ de son confluent avec la Sé Kaman. Pour y accéder à partir du site de Ban Sékaman Nua, il est nécessaire de remonter les deux rivières sur une quinzaine de kilomètres, alors que les deux sites ne sont distants que de 6 km à vol d'oiseau (la voie terrestre nécessite le contournement d'une boucle de la Sé Kaman). On retrouve à peu près la distance qui sépare les relais mentionnés plus haut.

Malgré sa position sur un affluent secondaire, Up-mung Se Su est le site préangkorien le plus important retrouvé jusqu'à présent dans la province d'Attapeu, et peut-être même dans tout le Sud-Laos – en exceptant bien sûr la ville ancienne de Vat Phu. Il a été signalé dès 1903 par une courte notice dans le *Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient* (BEFEO)²⁷, mais il n'a plus donné lieu par la suite à aucune investigation. Il est vrai qu'il est profondément ruiné et qu'aucun édifice n'y a été retrouvé debout. Par l'étendue et la quantité des matériaux de construction qui jonchent son sol – à l'intérieur d'une enceinte carrée en latérite de quelque 50 m de côté (fig. 3) – il a certainement été le lieu d'érection de plusieurs édifices. Les briques sont réparties partout, dès le haut de la berge. Ça et là apparaissent des blocs de grès taillés, la plupart à moitié enterrés. Il est probable qu'il y a eu beaucoup de fouilles sauvages, ce qui explique la dispersion actuelle des vestiges. Les pièces les plus importantes ont d'ailleurs disparu, puisqu'aucun élément du mobilier culturel n'a été retrouvé. On sait que deux linteaux intéressants avaient été dégagés du site en 1903 et que l'un d'eux au moins a été déposé au temple de Ban Fang Deng dans le vieux « muang » d'Attapeu, où il est toujours visible. L'autre semble avoir disparu (cf. *infra*). En dehors de ces deux pièces, qui prouvent la qualité passée des édifices – et de la quantité de briques, qui atteste de leur taille importante – un certain nombre de grands éléments d'architecture en grès peuvent être remarqués. Plusieurs blocs ont été mesurés en partant du côté occidental : 1) une dalle rectangulaire longue de 78 cm ; 2) une dalle avec corniche longue de 65 cm ; 3) une dalle avec corniche longue de 1 m ; 4) deux morceaux d'une même dalle avec corniche, longs chacun de 60 cm ; 5) un bloc parallélépipède avec bout en pointe d'environ 1,10 m de long ; 6) un fragment de marche en accolade (?) long de 93 cm ; 7) un fragment de seuil ou de traverse avec mortaises et logements de pivots, large de 80 cm ; 8) un autre fragment de traverse large de 80 cm (planté dans le sol ; la cassure semble correspondre à celle du fragment précédent) ; 9) une grosse dalle de 1,40 m de long ; 10) un seuil ou une traverse avec mortaises et trous de tourillon, de bonne épaisseur et d'une longueur de 1,40 m ; 11) un seuil ou une

26. *Up-mung*, *umung* ou *up-mong* (P. *ummagga*) désigne généralement un lieu sacré enterré. Il a également le sens de « grotte » ou de « tunnel ».

27. « Chronique », BEFEO 3/1, 1903, p. 141-142. Le site est alors appelé Op-mung, mais aussi Vat Sai-Phai. Ce dernier nom semble avoir été oublié. Il n'y a d'ailleurs aucun temple bouddhique lao à proximité. Les informations du *Bulletin* seront reprises dans les inventaires de É. Lunet de Lajonquière (1907) et de H. Parmentier (1927), sans que ceux-ci ne se rendent en personne sur le site.

traverse avec mortaises, d'une longueur de 1,56 m ; 12) un montant brisé en deux, long d'environ 1,70 m et large d'environ 60 cm ; 13) une dalle rectangulaire brisée en deux, longue de 1,30 m ; 14) une marche d'escalier ou une traverse en grande partie enfouie, large de 1,40 m ; 15) une dalle rectangulaire (montant ?) longue de 1,77 m ; 16) un seuil ou une traverse avec mortaise, d'une longueur de 1,73 m et d'une largeur de 93 cm ; 17) une grosse dalle longue de 1,32 m, à moitié enfouie ; 18) une autre dalle à moitié enfouie laissant apparaître 1,44 m de longueur ; 19) la partie supérieure (l'autre est enfouie) d'une stèle ou d'une marche en accolade large de 1,33 m (fig. 4) ; 20) un fragment de traverse long de 1,05 m.

Les environs immédiats du site n'ont pas encore été explorés. Un habitant de la région nous a rapporté qu'une stèle avec deux lignes en « khom » (khmer) se trouvait sur les bords de la Sé Su, mais l'information n'a pu être vérifiée. La photographie satellitaire ne révèle pas d'aménagement ancien particulièrement évident, sauf peut-être une enceinte (?) rectangulaire (260 m sur 200 m) qui borde la rivière, à un kilomètre en aval, et qui n'a pu être remarquée qu'après l'enquête de terrain. L'« Up-mung » de la Sé Su est le site khmer le plus méridional de ceux qui ont été identifiés dans la province d'Attopeu. Il n'est pas impossible qu'il ait pu constituer une étape sur un itinéraire terrestre qui rejoignait la vallée de la Sé San, sans être obligé de passer par son confluent avec la Sé Kong. À vol d'oiseau, en se dirigeant plein sud, il est situé à environ 100 km de Kompong Cham Kao, site préangkorien de la pointe septentrionale du Cambodge qui a laissé quelques belles sculptures. Par voie d'eau, la distance est presque triplée.

Ban Fang Deng

Ban Fang Deng est l'un des villages qui constituent l'ancien « muang » d'Attopeu (le « muang kao »), sur les rives de la Sé Kaman, à une vingtaine de kilomètres du confluent avec la Sé Kong. Par voie de terre, c'est-à-dire en évitant les méandres de la Sé Kaman, la distance n'est que de 10 km. Le temple du village, situé sur la berge de la rive droite de la rivière, conserve quelques vestiges khmers anciens : un rebord en grès formant un angle qui faisait peut-être partie d'un socle, un fragment de colonnette sculptée, et surtout un grand linteau de 2,15 m de longueur pour 90 cm de hauteur (fig. 5). Cette dernière pièce est l'un des deux linteaux qui ont été dégagés en 1903 des tumulus de briques du site de la Sé Su, ainsi que le prouvent les illustrations et les descriptions publiées dans le *BEFEO* de la même année. Il représente Garuḍa serrant deux *nāga* de ses mains. É. Lunet de Lajonquière disait de lui qu'il était « d'un type spécial, qui ne rentre pas dans la classification que nous avons donnée précédemment »²⁸. H. Parmentier le déclare lui aussi comme « d'un caractère très spécial »²⁹, mais il développe la typologie de son prédécesseur et le classe dans l'un des exemples de type II intermédiaire, « où l'arc [caractéristique commune aux types I et II, à laquelle se substitue dans le type III une guirlande] est encore reconnaissable, où les chapiteaux ont laissé leur trace en de curieux atlantes, [et où] le motif central consiste en un Garuḍa, tandis qu'à ses pieds des rinceaux sont formés de deux de ces anciens fleurons qui remplacèrent les médaillons de l'arc ; ils sont ici très développés »³⁰. Albert Le Bonheur a proposé il y a une vingtaine d'années quelques nouvelles pistes de recherche pour cette pièce peu conventionnelle, en particulier en opérant un parallèle entre le Garuḍa – avec sa chevelure abondante et

28. É. Lunet de Lajonquière, *Inventaire descriptif...*, *op. cit.*, p. 90-91.

29. H. Parmentier, *L'art khmèr primitif*, *op. cit.*, p. 230.

30. H. Parmentier, *L'art khmèr primitif*, *op. cit.*, p. 290-291.

bouclée et son bec d'oiseau – et un exemple de la même figure mythologique trouvée apparemment au Quang Nam, c'est-à-dire dans une région très proche d'Attopeu³¹. Une photographie du linteau (fig. 6) prise en 1903 (il est quasiment certain qu'il s'agit du cliché de M. Belakowitz, dont H. Parmentier s'est servi pour réaliser le croquis publié) montre que la pièce a beaucoup souffert depuis une centaine d'années, notamment les ornements sculptés à gauche du Garuḍa, ainsi que les atlantes qui sont devenus à peu près méconnaissables. Cette photographie peut être associée à un cliché (fig. 7) de la même collection qui montre le second linteau découvert sur le site de la Sé Su, comme le confirme l'illustration de Parmentier de 1903. Ce linteau a aujourd'hui disparu, mais il ne fait pas de doute qu'il avait d'abord été transporté au même endroit que le premier, car l'arrière-plan des photographies révèle un soubassement semblable de grande maison sur pilotis. Il était dit, d'abord, appartenir « au type II de M. de Lajonquière : bandeau formé de deux segments dont les points d'attache sont masqués par trois médaillons ; au-dessus, une crête de feuilles ; au-dessous, des guirlandes et des pompons alternés »³². H. Parmentier continue en 1927 à le juger du type II, « mais un peu anormal »³³. Il précise sa pensée en ajoutant un peu plus loin que ce linteau « a l'arc géminé qu'on ne trouve d'ordinaire, dans la même région du haut Mékong d'ailleurs, que dans les linteaux du type I »³⁴.

Ban Vat That

Ban Vat That est l'un des autres villages qui constituent le « muang » ancien d'Attopeu (aujourd'hui district de Xaisettha). Situé sur la rive gauche de la Sé Kaman, il fait pratiquement face à Ban Fang Deng. Son nom reflète l'importance qui est accordée à son temple, et en particulier à la présence d'un *stūpa* lao que la tradition relie au roi lao Setthathirat (1548-1572). S'il est vrai que le domaine du sanctuaire donne à voir des pièces anciennes, celles-ci nous orientent toutefois d'abord vers la période khmère. Les vestiges les plus familiers sont la moitié d'une corniche de piédestal et son dé à pilastre. Comme ce dernier est en grande partie enterré entre les racines d'un arbre, il n'a pas encore été possible de vérifier s'il possédait ses quatre côtés. La cuve n'a pas été retrouvée. Une autre pièce incomplète est une grande statue en grès de Buddha assis qui est divisée en plusieurs fragments. Parmi ceux-ci on reconnaît une partie inférieure représentant les jambes repliées (fig. 8) : à l'arrière est creusée une large mortaise carrée dans laquelle devait s'encaster un tenon avec le tronc ; la largeur entre les deux genoux est de 1,70 m, la profondeur de 90 cm et la hauteur de 30 cm. Une grande tête très abîmée, haute de 50 cm et large de 25 cm, fait probablement partie de la même statue, tout comme un fragment de tronc. Cette image n'est certainement pas lao – ou serait alors tout à fait exceptionnelle dans la production artistique du royaume du Lan Xang tout entier. Si elle est contemporaine des vestiges khmers retrouvés dans la région – et le matériau employé semble bien indiquer une certaine ancienneté –, elle constitue un témoignage rare au Laos,

31. A. Le Bonheur, « L'architecture pré-angkorienne en Thaïlande et au Laos », *La Thaïlande des débuts de son histoire jusqu'au XI^e siècle (premier symposium franco-thai)*, Bangkok, université de Silapakorn, 1995, p. 58-100, en particulier p. 79. Le Garuḍa cham supporte un Viṣṇu et proviendrait des « Montagnes de Marbre ». Conservé au Musée Guimet sous le numéro d'inventaire M.A. 3572, il est décrit et reproduit dans P. Baptiste & Th. Zéphir (dir.), *Trésors d'art du Vietnam. La sculpture du Champa*, Paris, RMN, 2005, p. 198-199. Il est daté du VIII^e ou du IX^e siècle.

32. « Chronique », *BEFEO* 3/1, *op. cit.*, p. 142.

33. H. Parmentier, *L'art khmèr primitif*, *op. cit.*, p. 230.

34. H. Parmentier, *L'art khmèr primitif*, *op. cit.*, p. 276.

les Buddha préangkoriens en pierre étant par contre représentés par d'assez nombreux exemplaires au sud du Cambodge et du Vietnam. Nous hésitons cependant à la rattacher véritablement à cette époque, en raison de sa facture qui fait penser à des types plus tardifs – notamment le traitement de la chevelure qui est « lissée » et non bouclée (période du Bayon ?). La tête est ornée d'une importante protubérance (*uṣṇīṣa* ou vrai chignon ?) dont le sommet, cassé, révèle qu'elle est creuse. Il faut peut-être voir, par ailleurs, dans la présence à l'entrée du temple de trois grandes dalles de grès (la plus longue mesure 3,20 m) – parallélépipèdes parfaits qui ont été réutilisés pour servir de marches d'escalier – des pièces d'un édifice qui n'aurait pas laissé d'autres traces.

Plus que pour le temple de Ban Fang Deng, les vestiges conservés dans le domaine du temple de Ban Vat That peuvent nous conduire à supposer la présence d'un site khmer ancien, même si des témoignages significatifs comme des éléments d'architecture clairement identifiables n'ont pu être retrouvés. Il ne faudra sans doute pas dissocier ces vestiges des quatre monolithes de grès, taillés vraisemblablement en *sema*, qui ont été découverts dans un étang asséché du village voisin de Ban Vat Luang. Il faudra également accorder une attention particulière à la présence, révélée par la photographie satellitaire, de deux aménagements rectangulaires avec levées de terre qui se trouvent respectivement à 1,4 km et 1,5 km au sud-est de Ban Vat That. Orientés vers l'est et de dimensions non négligeables (le premier mesure environ 110 m sur 75 m), ils pourraient correspondre à deux anciens « baray ». Une structure semblable se trouve à 2,3 km à l'est.

Étant donné la distance du *muang kao* d'Attopeu par rapport au site du confluent de la Sé Kaman, la présence à cet endroit d'une étape sur la voie de communication qu'était la rivière ne serait pas étonnante. Du point de vue topographique, le district de Xaisettha occupe à peu près le centre de la plaine d'Attopeu, une position dont les plus anciens habitants de la région avaient sans doute reconnu l'importance.

Ban Tatkum

En continuant à remonter les méandres de la Sé Kaman sur une trentaine de kilomètres (à 18 km environ, à vol d'oiseau, du *muang kao*), à proximité du village de Ban Tatkum, mais sur la rive gauche d'une boucle de la rivière, se trouve un site qualifié également d'*up-mung* en raison des quelques vestiges que son sol a révélés. Cinq kilomètres à peine le séparent de la première barrière montagneuse qui se rattache à la cordillère Annamitique. De tous les sites archéologiques qui ont été identifiés au Laos, il apparaît donc actuellement comme le plus oriental... et le plus proche également du monde cham ancien. À vol d'oiseau, l'une des grandes capitales du monde préangkorien, Sambor Prei Kuk, est à plus du double de distance de Ban Tatkum que ne l'est le site de My Son, dont l'accès était facilité par le tracé de certaines rivières, parmi lesquelles la Sé Kaman dans son cours supérieur.

L'*up-mung* de Ban Tatkum est un site facilement repérable lorsqu'on y accède en remontant la Sé Kaman, car il est annoncé par de grands espaliers de grès que le courant a façonnés. La présence ancienne d'un édifice ne peut être prouvée, car aucune brique n'y a encore été retrouvée malgré la présence de monticules assez élevés. Quelques blocs de grès taillés ne permettent pas non plus de les identifier de façon certaine comme éléments d'architecture. Le site se distingue cependant par la présence d'une grande stèle en grès (fig. 9) – haute de 128 cm (hors du sol) et large de 68 cm – dont la partie supérieure représente, bien traitée, la *Trimūrti* symbolisée : au centre, le *triśūla* ou trident (Śiva) ; à gauche, le *kamaṇḍalu* ou vase à eau des brahmanes, auquel semble être accolé un fragment d'*akṣamālā* ou rosaire (Brahma) ; à droite, le *cakra* ou disque (Viṣṇu). Les trois objets

reposent sur une forme ovale nettement moins identifiable qui pourrait être à la rigueur le corps d'une tortue dont la tête (à gauche) serait légèrement décentrée par rapport au corps. Il est possible que cette figure n'ait été qu'ébauchée et que la stèle n'ait donc pas été terminée. Malgré la qualité des trois attributs divins (seul le fait que la stèle ait été longtemps enterrée peut expliquer une aussi bonne conservation de la sculpture), on ne peut manquer d'être frappé par leur simplicité. Les représentations symboliques de la *Trimūrti* sont assez rares et plutôt liées à l'époque préangkorienne. Un exemple un peu plus complexe du point de vue iconographique – de provenance inconnue – est conservé au Musée Guimet et daté de la seconde moitié du VII^e siècle³⁵.

II. Les sites du bassin de la Sé Don

La Sé Don, importante rivière qui prend source dans un massif situé au sud du district de Saravane, suit un cours d'abord dirigé vers le nord, avant de fléchir vers l'ouest et le sud, en direction du Mékong qu'elle rejoint à Paksé. Serpente dans des vallées encaissées, elle n'élargit véritablement son lit qu'à la hauteur même de la ville de Saravane, après avoir été rejointe par plusieurs rivières. La partie supérieure du bassin de la Sé Don est assez proche de celle du bassin de la Sé Kong (les deux rivières ne sont éloignées à un endroit que de 18 km et suivent sur une courte distance une direction semblable), et comme cette dernière, elle n'a pas révélé de vestiges anciens. Les premiers témoignages ne sont signalés qu'à partir du district de Vapi, à une quarantaine de kilomètres (à vol d'oiseau) du cours du Mékong même.

Le bassin médian de la Sé Don (district de Vapi)

Les vestiges conservés dans les temples lao des villages de Ban Pha Kha, Ban Nong Bua et Ban Na Pho témoignent certainement d'une même ancienne zone d'habitat, marquée par des traits géographiques communs. Les deux derniers sites sont positionnés sur l'avant-pente d'un important massif qui forme derrière eux une sorte de demi-cirque. Ils sont placés à peu près à la même latitude, quoique distants de 6 km environ, et sont tous les deux situés au bord d'une petite rivière qui descend de la montagne. Ces deux cours d'eau distincts, venant du nord-est pour le premier et du nord-ouest pour le second, se rejoignent d'une façon surprenante au même confluent de la Sé Don (rive droite), à 7 et 8 km des deux villages.

Ban Pha Kha

Le temple de Ban Pha Kha est situé un peu en aval de ce confluent et forme la pointe d'un triangle isocèle dont les deux autres sites constitueraient les angles. Il est certain qu'une partie (sinon la totalité) des vestiges de cette zone n'a pas été retrouvée sur le domaine même des trois temples. Le sanctuaire lao joue souvent le rôle de conservatoire lorsqu'un objet ancien – supposé receler un caractère sacré – est découvert. C'est ce qui s'est passé pour les deux *peṣaṇī* (« meules dormantes » ou « pierres à écraser »)³⁶ avec rouleau du Vat Si Boun Heuang de Ban Pha Kha, qui ont été mises au jour, naturellement, sur la berge érodée de la Sé Don, à 1,7 km en aval. Quelque 400 m plus bas, sur la rive gauche, se trouve le confluent d'une autre rivière qui se confond partiellement avec un

35. Helen I. Jessup & T. Zéphir (dir.), *Angkor et dix siècles d'art khmer*, Paris, RMN, 1997, p. 175.

36. Pour les caractères généraux de cet objet, cf. Jean Boisselier, *Le Cambodge*, Paris, Picard, 1966, p. 221.

ancien méandre de la Sé Don. La rive droite de cette dernière semble révéler dans cette région des aménagements qui pourraient être anciens. C'est déjà le cas à 650 m environ au nord-ouest du lieu de la découverte, avec des formes rectangulaires délimitées par des levées de terre.

Les deux *peṣaṇī* retrouvées avec leur rouleau sur la berge de la Sé Don ne peuvent être associées à aucune trace d'habitat. Si ce type d'objet utilitaire, fréquent dans l'archéologie khmère, ne présente généralement guère de variations dans son aspect et sa taille, on peut tout de même remarquer que les deux exemples qui nous sont donnés ici sont assez différents et n'ont probablement pas la même origine. Le premier (fig. 10), long de 33 cm, large de 17 cm et haut de 10 cm, a été taillé dans une pierre noire au grain fin et présente sur un des petits côtés de sa tablette une bande décorative, les autres côtés étant gravés d'une simple ligne, le tout formant une espèce de cadre. Retourné, il révèle un pied qui a été légèrement évidé. Le second a été taillé dans un grès plus clair et montre un aspect un peu plus brut. Long de 32 cm, large de 16 cm et haut de 16 cm, il ne se distingue que par une membrane centrale en relief qui part du pied et remonte jusqu'à la tranche antérieure de la tablette.

Ban Na Pho

Au temple de Ban Na Pho, deux objets du mobilier cultuel sont identifiables. Le premier est un *liṅga* planté dans le sol (seuls 46 cm sont visibles en hauteur) avec une partie inférieure carrée (15 cm de côté) et une partie haute arrondie dont le volume se détache nettement par rapport à la base (fig. 11). Le second est un dé de piédestal (ou un socle)³⁷ de forme presque cubique : 41 cm de haut, 40 cm de large pour la partie inférieure en corniche, 33 cm de large ailleurs. Un trou circulaire de faible profondeur apparaît sur le dessus ; chaque côté est légèrement creusé d'un cartouche rectangulaire. Le souvenir de la provenance de ces deux objets a été oublié. Ils étaient vraisemblablement associés à un sanctuaire ancien dont aucune trace évidente n'a été retrouvée dans les environs. Un petit tertre, supposé recouvrir des vestiges (pour l'instant aucune preuve n'en a été donnée) se trouve toutefois à proximité du temple, dans le domaine même du sanctuaire.

Ban Nong Bua

C'est une autre *peṣaṇī* qui est l'unique objet khmer conservé dans le temple de Ban Nong Bua. Il est un peu plus massif que les deux autres avec 35 cm de longueur, 19 cm de largeur et 16 cm de hauteur – et il s'en distingue par son grès rosé et par une transition beaucoup moins nette entre le pied et la tablette. Il est toutefois un peu plus élaboré : une membrane centrale remonte sur la face antérieure, la tranche de la tablette compte deux moulures et le pied comporte deux « pilastres » en légère saillie.

La photographie satellitaire révèle que Ban Nong Bua est entouré par une sorte de grosse ceinture végétale qui tranche nettement avec les espaces extérieurs cultivés en rizières. Cette particularité de l'écosystème est loin d'être limitée à ce site : elle est également mise en évidence pour la plupart des villages situés dans un rayon de 20 km environ, à l'ouest et au sud-ouest. Elle concerne d'ailleurs une zone dont la géographie physique est tout à fait exceptionnelle, puisqu'elle est à la jonction du grand corridor du district de Lakhon Pheng et de celui qui relie les districts de Khong Sédon et de Saravane. Nous verrons que ce trait bien visible s'applique également à la configuration de nombreux villages situés plus au nord, dans les provinces de Savannakhet et de Khammouane. Il

37. Les Lao identifient à tort cet objet avec un *yoni* (matrice ou cuve), associé au *liṅga*.

est évidemment le résultat d'une action de l'homme sur le milieu qui l'entoure et pourrait indiquer la présence d'une ancienne levée de terre et/ou d'un fossé. Il semble également être un indice essentiel pour évaluer l'ancienneté d'une zone occupée, puisque c'est principalement dans les régions caractérisées par ces villages « fermés » que des vestiges archéologiques liés à l'indianisation ont été repérés. Il est probable que l'existence de ces sites remonte à la période préhistorique ou protohistorique.

De par sa configuration naturelle, l'espace géographique couvert actuellement par le district de Vapi constitue un milieu privilégié pour l'habitat. En plus d'être richement irrigué – avec ses multiples rivières qui, de chaque côté, descendent en direction de la Sé Don – il apparaît à l'évidence comme le lieu où se sont croisés de grands axes de circulation. Il ne serait guère étonnant que des recherches plus poussées révèlent dans cette zone de nouveaux vestiges.

Le bassin inférieur de la Sé Don (district de Khong Sédon)

Le cours inférieur de la Sé Don est resté jusqu'à présent à peu près vierge de toute découverte importante. Quelques vestiges retrouvés à proximité immédiate des berges ou à un point géographiquement significatif permettent cependant de penser que les cent derniers kilomètres de la rivière – entre l'endroit où elle quitte le point de jonction des corridors de Lakhon Pheng et de Saravane (en gros, entre les chefs-lieux de Khong Sédon et de Vapi) et le confluent du Mékong – peuvent encore réserver des surprises. Dans son bassin supérieur, la Sé Don avait d'abord coulé en direction du nord, puis avait nettement infléchi son cours en direction de l'ouest. Elle s'engage cette fois-ci résolument vers le sud, contournant ainsi un plateau dont des pointes avancées l'ont obligée à effectuer quelques détours. Comme tout le côté occidental du bassin inférieur de la Sé Don est fermé par la chaîne montagneuse où culminent à 700 m des pics comme celui du Phu Khong et du Phu Nangam, rendant l'accès au Mékong difficile (sachant que le fleuve lui-même se caractérise dans cette région par des obstacles importants à la navigation), il est clair que, hier comme aujourd'hui (avec le tracé de la Route n° 13), le bassin inférieur de la Sé Don a constitué une voie de passage privilégiée pour nombre de populations.

Ban Na Tan Sé

Le village de Ban Na Tan Sé est le seul site riverain du cours inférieur de la Sé Don où quelques vestiges liés à une occupation khmère ancienne ont été retrouvés. Dans le domaine du temple actuel, deux grandes dalles rectangulaires ont été déposées. De longueur à peu près égales (environ 1 m), mais d'épaisseur un peu différentes (15 cm pour l'une, 10 cm pour l'autre), elles ont perdu leurs faces plates qui ont sans doute longtemps servi à aiguiser des instruments tranchants. Il est certain qu'elles constituent toutes les deux des éléments d'architecture, comme le montrent encore le fragment d'un tenon sur la dalle la moins épaisse, probablement un montant, et la mortaise de l'autre, qu'on peut identifier sans se tromper à une traverse de porte. Il est possible que ces deux pièces proviennent d'un terrain cultivé en rizière, à 170 m au sud-ouest, où cinq morceaux de blocs de grès taillé émergent de part et d'autre d'une digue, sans qu'il soit véritablement possible de reconnaître leur fonction. Le site ne semble pas révéler de briques.

Ban Na Tan Sé est situé à quelques dizaines de mètres de la pointe nord d'un étang longiforme (1,6 km de long pour 160 m de largeur maximale) qui apparaît comme la partie subsistante d'un ancien méandre de la Sé Don. Le village se situe donc dans un milieu écologique particulier, bien irrigué, mais aussi très proche de la chaîne montagneuse qui surplombe la plaine à l'ouest. Deux *séma* simples retrouvés à moitié enterrés dans un

village proche n'ajoutent pour l'instant rien à la connaissance de l'histoire ancienne de cette région.

Ban Okat Yai

À environ 7 km au nord de Ban Na Tan Sé et à quelque 2 km de la rive de la Sé Don qui borde le village de Ban Okat Yai (rive gauche), se trouve une petite éminence recouverte de rochers, au sommet de laquelle subsistent un monolithe de grès qui semble être un *liṅga* de facture assez grossière et les fragments d'un élément de piédestal, peut-être la base. À quelques centaines de mètres au nord-ouest, deux lignes végétales formant un angle semblent révéler un ancien aménagement rectangulaire dont le plus grand côté mesurait plus de 700 m. Nous sommes également à proximité de deux *stūpa* isolés, le That Kadao Teuk et le That Hong, qui sont peut-être à mettre en rapport avec les mouvements religieux quelque peu chaotiques qui ont marqué cette région au ^{xix}e et au début du ^{xx}e siècle. Leur architecture peu commune montre qu'ils ont été construits rapidement et selon une technique assez grossière, par un simple assemblage pyramidal de blocs de grès et de grosses briques. Ces matériaux ont pu préexister à ces constructions, c'est-à-dire appartenir à un (des) monument(s) plus ancien(s).

Ban Na Moang Noy

Le site le plus intéressant du bassin inférieur de la Sé Don est sans aucun doute celui qui se trouve à 200 m environ au nord-ouest du village de Ban Na Moang Noy, à 5 km environ de la rivière, sur sa rive droite. Il est constitué d'un tertre long d'une dizaine de mètres et large de quatre mètres environ – ainsi que d'un étang quadrangulaire qui lui fait face à l'est. Sur le côté nord de cet étang émergeait il y a peu de temps encore ce qui semblait être l'extrémité d'un *liṅga* de facture très simple. Cette identification a été confirmée par un dégagement récent (MIC), qui a permis par ailleurs de montrer que l'objet sacré était encore attaché à sa cuve (fig. 12), bloc carré de quelque 50 cm de côté, avec un important bec verseur. Le bord occidental de l'étang laisse encore voir, à moitié enterrés, deux autres gros éléments de mobilier cultuel en grès qui semblent être en correspondance : un bloc cubique mouluré dont la partie supérieure est abîmée (probablement un dé) et une importante base. Si la cuve leur était liée, un élément de ce piédestal à emboîtement est encore manquant : la corniche.

Le tertre n'a pas été dégagé et renferme sans doute du matériel. Autour figurent plusieurs pièces de grès bien taillées qui paraissent être des éléments d'architecture, peut-être de porte. Plus que par ses vestiges visibles, l'importance du site est mise en évidence par sa position géographique. La chaîne de montagnes qui borde tout le côté occidental de la province de Saravane se caractérise ici par un retrait très prononcé de sa ligne de relief, permettant à la vallée de la Sé Don de s'y enfoncer profondément. Ban Na Moang Noy est à la pointe de cet angle que forment les basses terres et n'est qu'à 11 km du Mékong. L'accès au fleuve par un chemin directement orienté vers l'ouest s'y révèle d'ailleurs aisé (présence d'une trouée), alors qu'il est pratiquement interdit partout ailleurs, sur une distance de presque 100 km.

III. Entre Mékong et Sé Don : le bassin du Huay Lamphong et le corridor de Lakhon Pheng

Le district de Lakhon Pheng se distingue par une configuration physique très particulière (carte 4) qui est propice au passage de populations, mais également à leur

installation. Il correspond d'abord à une vallée, celle du Huay Lamphong, petit affluent du Mékong (le confluent même n'est pas habité). Mais d'une façon plus évidente encore, il se présente comme une espèce de corridor, relativement long (une soixantaine de kilomètres) et étroit (environ 4 km en son centre et 13 km du côté du Mékong), de direction nord-ouest/sud-est, que cernent deux massifs montagneux d'où descendent de multiples petits ruisseaux. À l'est, il débouche dans la vallée de la Sé Don, permettant un accès à Saravane et à Paksé. À l'ouest, il est coupé du nord au sud par le Mékong, mais il se prolonge en fait bien au-delà, s'ouvrant sur les larges plaines des provinces thaïlandaises d'Amnat Chareun et d'Ubon Ratchathani. Ce dernier aspect est à retenir, car il explique en cet endroit des particularités archéologiques qui ne se retrouvent pas dans les vallées orientales de l'extrémité sud du Laos (Sé Kong et Sé Don), en particulier la présence de vestiges môns. De ce point de vue, il est dès à présent utile de souligner que le district de Lakhon Pheng est, sur la rive gauche du Mékong, la limite méridionale d'une vaste aire de civilisation qui, on le verra, s'est étendue vers le nord jusqu'à la pointe extrême de la plaine de Vientiane.

Ban Na Pha Bang

Le village de Ban Na Pha Bang est distant du Mékong d'une douzaine de kilomètres. Très proche de ses dernières maisons se trouve une surface gréseuse sur laquelle repose, brisé en deux fragments de dimensions pratiquement égales (environ 85 cm de haut pour 70 cm de largeur), un *sema* gravé d'une image stylisée de *stūpa* (fig. 13). À proximité est visible également, creusée dans la roche, une mortaise de forme rectangulaire qui a dû servir à encastrer un objet. Au sol, le site ne semble pas montrer d'autres traces de l'activité humaine, mais une vue satellitaire révèle clairement que la surface gréseuse concernée, au contraire d'autres qui l'entourent, a été travaillée de façon à en faire un espace rectangulaire de 75 m de longueur pour 30 m environ de largeur. Au centre figure un autre espace rectangulaire, bien délimité (une bordure apparaît), de 25 m sur 10 m environ. L'ensemble est axé approximativement est-ouest. À 500 m de cet espace, au sud-est, se trouve ce qui ressemble davantage (de façon immédiate en tout cas) à un sanctuaire, avec un tumulus entouré par des blocs de grès et de grosses briques. Face à lui se trouvent en ligne, fichés en terre, trois *sema* ornés du *stūpa*, de dimensions moindres que celui du premier site (largeur maximale : 60 cm ; le plus haut montre 70 cm à partir du sol). Trois autres *sema* du même type sont placés sur le tumulus, à proximité d'une image du Buddha sculptée en bas-relief dans une stèle. Bien que de facture assez grossière, tous ces vestiges se rattachent de façon certaine aux nombreux témoignages attribués aux Môns qu'on retrouve plus au nord au Laos (cf. *infra*), et surtout dans tout le Nord-Est de la Thaïlande, jusqu'à la province occidentale de Loei. Le *sema* du premier site est le plus imposant par sa taille, mais il révèle également un traitement particulier de la base du *stūpa* – représentée par la figure ovale du « pot à eau » ou *kumbha* (fig. 14) – qui le rapproche sans conteste des *sema* qui ont été trouvés en Thaïlande à quelque 80 km de là, dans la province facilement accessible d'Amnat Chareun³⁸. Le sud de cette dernière, comme les territoires limitrophes des provinces d'Ubon Ratchathani et de Yasothon, se distinguent par une concentration toute particulière de ces *sema* (il s'en trouve d'autres groupes ailleurs) – et l'on est en droit de supposer que le site de Ban Na Pha Bang était

38. On pense en particulier à des *sema* de Ban Puay qui sont aujourd'hui conservés au musée d'Ubon Ratchathani.

situé à la limite orientale de cet ensemble qui s'étendait donc principalement sur la rive droite du Mékong³⁹.

IV. Le bassin inférieur de la Sé Bang Hieng

Des vallées étroites de la province de Saravane à la vaste plaine que forme la province de Savannakhet, la voie terrestre la plus occidentale nécessite la traversée de la Sé Bang Noan, rivière venant de l'est, dont les derniers méandres forment la limite inter-provinciale (carte 5). On entre alors dans le district riverain du Mékong de Songkhon. À l'est de celui-ci, sur le flanc septentrional des massifs montagneux qui ferment les districts de Lakhon Pheng, Vapi et Saravane, se trouve le district de Thaphanthong. Dans cette région assez peu peuplée, une vingtaine de villages seulement ont été visités et n'ont donné lieu à aucune découverte. La présence d'une vaste cuvette propice à des habitats anciens doit toutefois être prise en considération, d'autant qu'elle permet de s'enfoncer facilement en direction de la cordillère Annamitique – ainsi qu'un accès rapide, par le nord, aux basses terres du district de Saravane.

Juste après la traversée de la Sé Bang Noan on accède, en entrant dans la province de Savannakhet, au bassin inférieur de la Sé Bang Hieng, rivière qui prend sa source dans la cordillère Annamitique – à peu de distance de la source de la Sé Bang Fai, dont le cours inférieur forme la limite provinciale du côté septentrional. La Sé Bang Hieng se distingue toutefois par le nombre d'affluents qui, venant du nord, viennent grossir son cours et contribuent à conférer à cette grande plaine sa fertilité. On verra que les particularités physiques significatives constatées dans les provinces d'Attopeu et de Saravane (les sites archéologiques sont toujours riverains ou proches d'une rivière) ont peu de sens pour la province de Savannakhet, où bien plus qu'ailleurs, pourtant, des sites anciens ont été identifiés. Il est vrai que tout cet espace, en plus d'être bien irrigué, est plat – et que les réseaux de communication terrestres devaient être plus directs pour les déplacements et les échanges que les voies d'eau. En cela, des parallèles peuvent être établis avec nombre de sites anciens de la rive droite du Mékong.

La zone de confluence (district de Songkhone)

Ban Hua Hat

Ban Hua Hat est – hormis le cas particulier de Nong Hua Thong, sur la limite septentrionale (cf. *infra*) – le seul exemple de site riverain d'un grand cours d'eau de la province de Savannakhet, en l'occurrence la Sé Bang Hieng, où un vestige ancien a été découvert. Celui-ci est conservé aujourd'hui dans le temple du village. Il s'agit d'une *peṣaṇī*, longue de 36 cm, large de 19 cm et haute de 17 cm. Ses extrémités se terminent en une accolade, à partir de laquelle une membrane descend vers le pied. La partie inférieure du plateau est légèrement décorée par un double filet qui en fait le tour. Le rouleau est présent. Les deux objets sont dits avoir été retrouvés dans une rizière, apparemment dans un contexte vierge de toute structure architecturale. Le confluent de la Sé Bang Hieng est à 20 km

39. S. Murphy, *The Buddhist Boundary Markers...*, op. cit., p. 166-170. Il a récemment mis en évidence un groupe de dix-sept sites avec *sema* dans cette région de la Thaïlande. Le plus oriental (L43) est à Ban Phon Muang qui est à une cinquantaine de kilomètres seulement à l'ouest de Ban Na Pha Bang. L'auteur relève que la caractéristique iconographique principale de ce groupe est justement le « *stupa-kumbha* motif ». On trouvera dans son travail quatre thèmes de recherche consacrés à l'utilisation du *kumbha* dans les *sema* (p. 312-323, ch. 5.9.2-5.9.5).

par voie de terre, mais à plus du triple de distance en descendant la rivière, car celle-ci décrit de larges méandres.

Ban Na Khu

Plus proche du Mékong (8 km) se trouve le temple actuel de Ban Na Khu. Celui-ci se signale par un grand tertre, à côté duquel ont été posés, sur une sorte d'autel, plusieurs types de vestiges khmers.

L'un d'eux est manifestement une base de piédestal carré de 68 cm de côté, avec de larges rebords et un espace central en creux qui devait accueillir un dé. Il ne s'agit pas d'un bloc parallélépipède, car la tranche extérieure, d'abord à angle droit avec le rebord sur environ 8 cm, fuit ensuite vers le centre.

Un autre élément de mobilier cultuel est un gros socle abîmé et presque carré, large de 90 cm, avec une mortaise en son centre (diamètre : 14 cm) et un léger rebord large de 8 cm environ. La hauteur visible est de 35 cm, dont 9 cm relèvent du rebord. Une inscription d'une ligne est gravée sur la tranche d'un des côtés. Elle compte une vingtaine d'*akṣara*, dont la moitié sont bien conservés et révèlent une écriture archaïque, proche du modèle *pallava* (fig. 15).

On trouve également, épars, quelques blocs de grès taillés, de fonction encore non identifiée (l'un d'eux semble être le dé qui s'emboîtait dans la base du piédestal), mais ayant dû faire partie d'une structure architecturale ou d'objets de culte – ainsi que des morceaux de latérite et des briques.

Le tertre est ovale, d'une longueur de 20 m environ, et correspond de façon quasiment certaine à un monument d'époque préangkorienne. Il a été profondément excavé en son centre et laisse voir quelques parements de briques longues de 24 cm. Son pourtour, très épais, pourrait encore révéler des éléments d'architecture significatifs.

Ban Nong Hai

À un probable lieu de croisement de routes terrestres – à 8 km à l'ouest d'un méandre de la Sé Bang Hieng (à l'endroit où se situe précisément le « muang » Songkhon qui, à l'époque lao, était une étape vers le sud), à 13 km au nord-est de Ban Na Khu et à 18 km à l'est du Mékong (le temple de Huan Hin étant alors presque le point riverain le plus proche) – se trouve, non loin de Ban Nong Hai, dans un espace boisé au milieu des rizières, un tertre de briques creusé en son centre, long d'une dizaine de mètres et haut de 2 m environ. Quelques pièces en grès taillé y sont visibles, éparses : 1) un élément de piédestal (corniche) qui a dû être carré, dont un côté montre 104 cm de longueur (le reste est encore enterré) et 87 cm sur un autre côté qui est brisé. Un léger rebord cerne l'ensemble sur 10 cm environ, et une mortaise carrée centrale montre encore deux côtés de 23 cm ; 2) l'angle cassé d'un autre élément de piédestal (cuve ?), d'une longueur de 90 cm (le reste étant brisé) et d'une hauteur visible (la partie inférieure est encore enterrée) de 22 cm. Le rebord est plus fin que sur l'autre pièce et la tranche est moulurée ; 3) un long bloc (170 cm, largeur : 36 cm) en forme de trapèze – avec deux logements de pivot circulaires à chaque extrémité (13 cm de diamètre) – qui doit probablement être un seuil. D'autres fragments d'architecture et de mobilier de culte sont sans doute encore enterrés. Des restes de briques sont longs de plus de 20 cm et larges de 14 cm. Les vestiges semblent attester la présence d'un sanctuaire préangkorien, comme à Ban Na Khu. La photographie aérienne montre assez clairement que le tertre se trouve au milieu d'un espace rectangulaire long de 110 m et large de 80 m, orienté nord-est/sud-ouest et délimité par de la végétation (une partie est toutefois transformée en rizière). Sur la face

orientale de ce rectangle – et lui étant accolé – se trouve un espace carré cerné par une levée de terre qui renferme aujourd’hui encore, durant la saison des pluies, un étang. Dans le prolongement et dans l’axe de ce double espace, c’est-à-dire au nord-est, on remarque un carré de végétation de 50 m de côté environ. Tout autour de cet espace, dans un rayon de quelques centaines de mètres, se trouvent plusieurs petits étangs rectangulaires avec levées de terre.

Entre le Mékong et la Sé Champhon : le Huay Khagnong et autres ruisseaux

Les vues aériennes et les cartes topographiques montrent qu’entre l’île de Don Thamngeun, en amont, et l’embouchure de la Sé Bang Hieng, quelque 60 km plus bas – c’est-à-dire dans un espace physique où le Mékong coule nettement en direction du sud pour obliquer ensuite vers le sud-est, en raison de plis de terrain plus ou moins accentués (zone où les rapides sont nombreux et fameux, comme ceux de Khemmarat) – s’ouvre, à l’intérieur même de la plaine de Savannakhet, un bassin où se déversent nombre de ruisseaux dont la longueur n’excède pas 20 km. Ils prennent naissance sur de très légers reliefs (cote 160-170) et vont rejoindre assez directement le grand fleuve (cote 140-150), remplissant ainsi un espace limité au nord-est par le bassin de la Sé Champhon, à l’altitude inférieure (cote 120-130) et dont l’écosystème est tout à fait spécifique. La richesse et la complexité du réseau hydrographique sont ici très certainement à mettre en rapport avec la configuration de nombre de villages au type de vie encore traditionnel : un espace plus ou moins ovale cerné par une ceinture végétale, puis par des rizières cultivées avec les moyens les plus rustiques. Cet aspect des espaces habités de la rive gauche du Mékong, qu’on avait déjà remarqué dans la partie nord-ouest de la province de Saravane, s’oppose très clairement au plan systématiquement et parfaitement quadrillé des cultures et des villages de la rive droite, qui ne sont parfois distants que de quelques kilomètres. L’apport de l’outillage moderne a transformé ici radicalement la configuration du parcellaire qui n’apparaît plus que comme un ensemble rectiligne. Ce qui n’est plus guère possible pour la Thaïlande l’est alors encore souvent pour le Laos : l’identification par la photographie aérienne et satellitaire d’espaces sans doute très anciennement occupés.

Il semble bien que le Huay Khagnong, un ruisseau qui se distingue tout à fait des grandes et sinueuses rivières que sont par exemple la Sé Bang Hieng et la Sé Bang Fai, a pu servir de limite à un espace organisé depuis longtemps. La fréquence dans cette zone de villages cernés par des ceintures de végétation devra être plus amplement étudiée. La présence très nette, révélée par la photographie aérienne, de deux bandes végétales rectilignes d’une longueur de plus de 4 km, parallèles et distantes entre elles de quelque 600 m, formant un angle droit au nord-ouest avec une autre ligne qui aboutit au Mékong, et rejoignant au sud-est les derniers petits méandres du Huay Khagnong avant que celui-ci ne se jette dans le Mékong, devra être également expliquée. Il n’est pas sûr que cet espace dont la configuration rappelle celle de la ville ancienne du Vat Phu ait été longtemps ou densément peuplé. En effet, contrairement à cette dernière, il ne révèle pas (encore ?) à l’intérieur de ses limites de formes caractéristiques qui indiquent la présence de monuments. Mais il s’agit peut-être de la manifestation d’un projet non achevé. C’est dans cet état justement qu’a été laissé le temple de Huan Hin, construit à quelques centaines de mètres à peine, au bord du Mékong, du confluent du Huay Khagnong. La proximité quasi immédiate du sanctuaire avec cette « enceinte » révélant des lignes trop régulières pour être naturelles ne saurait être fortuite.

Huan Hin

Huan Hin, la « maison de pierre » est le nom lao qui a été attribué à un important sanctuaire angkorien directement riverain du Mékong – une particularité qui, à elle seule, mérite d’être soulignée. La référence à ce temple est ancienne, puisqu’elle apparaît déjà dans les journaux de voyage du marchand hollandais Gerrit van Wuysthoff et de ses deux assistants, lors de deux passages en janvier et septembre 1642⁴⁰. Au moment où les Français commencent à inventorier les monuments anciens du Laos, au tournant des ^{xix}^e et ^{xx}^e siècles, Huan Hin est également cité par É. Aymonier (qui ne l’a pas vu), puis étudié de façon relativement précise par É. Lunet de Lajonquière. Ce dernier indique cependant qu’au moment où il rédigea ses notes, les édifices khmers ne lui étaient pas encore vraiment familiers. Il faut donc sans doute conclure que son passage sur le site remonte à 1900, année au cours de laquelle il descendit le Mékong avec Louis Finot, de Luang Prabang jusqu’à Phnom Penh. Comme le temple n’a plus donné lieu par la suite à des recherches, hormis une rapide mais importante précision d’H. Parmentier, c’est donc sur les informations données par É. Lunet de Lajonquière que nous nous baserons d’abord pour le décrire :

« Arrêté en pleine construction, le sanctuaire de Huan Hin paraît avoir été conçu sur un plan très développé. Les parties commencées et qui bien entendu sont restées seulement dégauchies sont en grès. Nous y distinguons :

I. Un sanctuaire carré, en grès, avec trois ouvertures, la principale percée dans la face E., les deux autres respectivement dans les faces N. et S.. La face O. paraît être restée aveugle ; il est vrai que la construction de cette partie est à peine ébauchée. Nous avons vu d’ailleurs ce monument à une époque où nous n’avions pas encore l’habitude de l’architecture cambodgienne et il se peut qu’il y ait là l’indication d’une quatrième ouverture que nous n’aurions pas saisie. Au milieu de la salle, un piédestal carré mesurant 1,50 m de côté est fixé dans le sol, laissant voir la mortaise circulaire dans laquelle devait s’adapter le tenon de la statue représentant la divinité à laquelle ce temple était consacré.

II. Un couloir qui mesure 5 mètres de longueur O.-E. sur 3 mètres de largeur, éclairé par deux grandes baies vers le N. et le S., réunit le sanctuaire proprement dit à la nef.

III. Celle-ci renferme une pièce rectangulaire mesurant 7 mètres sur son axe O.-E. et 5 mètres de largeur. Une légère saillie des parties médianes des grandes faces, saillie à laquelle correspond un rentrant dans l’intérieur, augmente cette largeur de 1 mètre environ. C’est dans le milieu de chacune de ces saillies que sont percées les portes latérales, munies de perrons d’accès. À l’intérieur, deux rangées de chacune deux groupes de piliers jumeaux devaient soutenir la voûte, laissant entre eux un grand passage principal selon l’axe O.-E. du monument, et une sorte de transept moins important.

IV. Un porche éclairé par deux doubles fenêtres, une sur chacune des faces N. et S., donne accès dans la nef.

V. Une large terrasse en limonite avec perron d’accès donnant sur les portes latérales du sanctuaire et de la nef soutient l’édifice, en soulignant par son développement considérable autour de lui l’importance du sanctuaire resté inachevé.

40. Jean-Claude Lejosne (trad.), *Le journal de voyage de Gerrit van Wuysthoff et de ses assistants au Laos (1641-1642)*, Metz, Centre de documentation et d’information sur le Laos, 1993, p. 100 et 114.

Une avenue dessinée par deux cordons de limonite s'amorce à la façade orientale du porche et se prolonge vers l'E.

Il n'y a pas trace même d'une ébauche de sculpture. Des pièces décoratives ordinaires, la colonnette gauche de la porte intérieure du porche est seule en place ; elle suffit, du reste, pour faire prévoir le plan entier de la décoration, et définir l'origine du monument.

Malgré cette absence de sculptures ornementales, nous y avons cependant trouvé un petit bas-relief représentant le buste d'un personnage diadémé (rapporté au musée de l'École) et plusieurs pierres ogivales, probablement des semas, reproduisant l'image d'un personnage assis dans l'attitude du Buddha »⁴¹.

En 1913, H. Parmentier apporte une correction essentielle en notant que « Dans l'état actuel du monument, il est impossible de savoir si les portes latérales et postérieures du sanctuaire étaient aveugles ou bien ouvertes. L'orientation donnée par M. de Lajonquière est inexacte : le monument, contre l'ordinaire, est ouvert en plein Ouest, c'est-à-dire vers le fleuve »⁴². C'est cette dernière réflexion qu'il faut d'abord prendre en compte, puisque la vérification sur place du plan de É. Lunet de Lajonquière révèle vite que les orientations ont effectivement été inversées. L'alignement des salles se fait donc de l'ouest à l'est, du porche d'entrée au *maṇḍapa* percé de portes latérales et occupé par deux files de quatre piliers, prolongé par le couloir (*antarāla*) qui donne accès au sanctuaire/*cella* proprement dit, à l'extrémité orientale du monument (fig. 16) – où l'on trouve le piédestal (limité à la cuve) de la divinité. Au sujet de ce sanctuaire, le premier commentaire de l'architecte est tout à fait judicieux : il est en effet difficile de reconnaître dans cette partie de l'édifice la configuration des anciens murs et donc l'existence de véritables portes. La seule qui soit visible est celle de l'*antarāla*, c'est-à-dire la porte de la face ouest de la *cella*, et non celle de la face est comme l'écrivait É. Lunet de Lajonquière. Le fait que le temple soit très curieusement orienté vers l'ouest est bien entendu à mettre en rapport avec son ouverture directe sur le Mékong, seul cas connu de ce type pour des monuments d'époque angkoriennne. Il faut peut-être se demander, à ce propos, pourquoi les architectes n'ont pas construit sur la rive opposée, ce qui leur aurait permis de respecter l'orientation traditionnelle. La large terrasse que décrit É. Lunet de Lajonquière n'est donc pas à mettre en rapport avec le porche, mais, ainsi que le plan l'indique bien, avec le sanctuaire. C'est bien vers l'est par contre, et donc vers l'intérieur des terres, que s'amorce à partir de la terrasse une avenue bordée de blocs de latérite. Il existait alors probablement des voies qui se prolongeaient jusqu'aux deux sites angkoriens du That Ku de Ban Si Thong et de Ban Na Kathang (district de Champhon), tous deux situés au nord-est de Huan Hin (le premier dans un angle de 18°, le second dans un angle de 41°) et à la même distance (33,5 km). À peine plus loin et sur un même axe nord-est (angle de 59°) par rapport à Huan Hin, se trouvent également les vestiges khmers retrouvés à Ban Toum Ye (34,5 km) et à Ban Nong Savang (38,5 km).

Il était peut-être abusif de la part de É. Lunet de Lajonquière de parler d'absence de sculpture ornementale à Huan Hin. Les chapiteaux des piliers sont finement travaillés, les cadres de baies intérieurs sont sculptés, des fragments de colonnettes et de très grosses antéfixes d'angle figurant des *nāga* restent visibles, et on trouve par ailleurs plusieurs sculptures en grès qui devaient trouver leur place dans le temple. C'est le cas de plusieurs

41. É. Lunet de Lajonquière, *Inventaire descriptif...*, *op. cit.*, p. 91-93.

42. H. Parmentier, « Complément à l'inventaire... », *BEFEO* 13/1, *op. cit.*, p. 57.

images de *dvārapala*, ou de figures humaines et animales (fig. 17). L'une d'entre elles est peut-être le personnage assis repéré en 1900.

Un axe de sanctuaires angkoriens : le bassin de la Sé Champhon

De part et d'autre de la Sé Champhon, dans une zone où cet affluent de la Sé Bang Hieng se distingue par une multitude de méandres et de bras morts, se trouvent deux sites – distants l'un de l'autre d'à peine 13 km – qui ont chacun révélé des vestiges appartenant à la période angkoriennne.

Le That Khu de Ban Sithong

À un kilomètre au sud-est de Ban Sithong, village dont la photographie aérienne révèle clairement qu'il a eu une forme ovale (la moitié sud est maintenant cultivée en rizières), se trouvent les restes du petit sanctuaire khmer appelé That Khu. Il s'agit d'un édifice composé de trois salles alignées dans un axe de direction nord-ouest/sud-est, tournées vers le nord-est. Très ruiné, il est construit presque entièrement avec des blocs de latérite (fig. 18). La profondeur de l'ensemble n'est que de 4,40 m, la plus grande hauteur du mur à l'arrière (O.) est de 2,30 m. Ce mur était construit de façon continue, sans ouverture, alors que la façade du bâtiment, d'une largeur totale d'environ 17,60 m, se décompose en plusieurs parties :

- 1) une première cellule, au sud-est, est large de 4,08 m environ. La porte a gardé un montant en grès de 1,76 m de hauteur (la partie supérieure est en biseau), 24 cm d'épaisseur et 53 cm de largeur (grande largeur, 43 cm + tranche antérieure, 10 cm). En face, il n'y a qu'un bloc de grès beaucoup moins haut (épais de 16 cm seulement) qui soutient mal les blocs de latérite. La traverse semble bien être un gros bloc en forme de trapèze dont la plus grande longueur (tranche supérieure) est de 1,26 m et la plus petite de 75 cm. Sa largeur est de 43 cm, c'est-à-dire qu'il y a correspondance avec celle du montant.
- 2) un espace intermédiaire assez ruiné de 1,20 m de large environ.
- 3) une seconde cellule, large de 4,18 m, avec deux montants de porte ressemblant à celui de la première cellule. Cet espace est plus ruiné que l'autre.
- 4) une troisième cellule de 5,10 m environ, également très ruinée.
- 5) des blocs en éboulis sur une longueur d'environ 3,07 m, au nord-ouest.

On trouve, sur le sol, face à l'édifice, deux éléments de mobilier cultuel très basiques :

- 1) un ensemble associant deux pièces de grès : une base carrée de 70 cm de côté, avec des rebords de 15 cm et un bloc circulaire en fragments de 40 cm de diamètre, creusé en son centre d'un trou rond de 20 cm de diamètre. La seconde pièce est insérée et ajustée dans la première. Elle recevait probablement un tenon et pourrait donc être considérée comme un socle. Il pourrait également s'agir d'un dispositif prévu pour un dépôt.
- 2) un bloc circulaire de 65 cm de diamètre, avec un trou central et des rebords de 20 cm de large. Hormis la base carrée, cette pièce est analogue par sa forme à l'objet précédent.

Le temple fait face au nord-est à une terrasse rectangulaire bordée par des murs de latérite de 15 m de longueur pour 5,80 m de largeur. Une seconde bordure est à 11 m de distance de la première et occupe une plus grande largeur que le temple.

La photographie satellitaire (Google Earth) révèle toutefois une troisième (?) délimitation, beaucoup plus importante et parfaitement géométrique, qui consiste en un vaste rectangle dont le petit côté mesurait 210 m et le grand côté au moins 230 m. Le temple, qui était accolé au grand côté sud-ouest, s'ouvrait donc sur cette vaste esplanade. Celle-ci est elle-même distante, à quelque 250 m, des traces d'une structure moins nette, mais dont les formes, la couleur du sol et l'organisation interne montrent qu'elle est l'ouvrage de l'homme. Elle représente plus ou moins un rectangle de 260 m sur 190 m et possède en son centre une structure ronde avec de larges bordures, d'un diamètre de 50 m environ. Un examen attentif de l'espace proche révèle la présence de quelques grands étangs rectangulaires bordés par des levées de terre, ainsi que de structures plus petites dont les formes précises ne sont certainement pas dues au hasard.

Ban Na Kathang

Il n'est pas encore prouvé que Ban Na Kathang, sur la rive gauche de la Sé Champhon, ait véritablement été le lieu d'édification d'un sanctuaire khmer. La découverte dans ce village de sculptures de l'époque angkoriennne, ainsi que la révélation par la photographie satellitaire d'une vaste enceinte à la forme caractéristique, ne laissent toutefois aucun doute sur la présence d'un aménagement humain ancien très important.

Le site, au nord-ouest du village, se trouve dans une zone cultivée en rizières, mais les levées de terre anciennes sont encore en grande partie visibles et forment une double enceinte rectangulaire (il s'agit presque d'un carré). La première atteint une longueur de 460 m pour une largeur de 430 m ; la seconde, concentrique, n'en est distante que de 20 m, l'espace intermédiaire ayant sans doute constitué un fossé. L'ensemble est parfaitement orienté vers les points cardinaux. Le petit côté oriental paraît être collé à une nouvelle enceinte carrée de 220 m de côté environ, axée comme la précédente – mais avec une légère déviation vers le nord. Elle est également constituée par une levée de terre, dont le remblai oriental constitue la route qui mène au village. Plusieurs structures ou vestiges ont été retrouvés dans ces deux espaces.

Le grand rectangle montre, pratiquement en son centre, un tertre avec une bordure de blocs de latérite taillés qui forment un espace rectangulaire d'une douzaine de mètres de longueur pour 9 m environ de largeur. Sur le côté nord sont placés quelques vestiges protégés par une petite toiture :

1) un bloc de grès où l'on reconnaît, sculpté en bas-relief, le reste du tronc et des jambes d'un personnage qui semble tenir deux gros éléments horizontaux et parallèles. Cette scène ne peut être identifiée – non plus que la fonction de ce bloc qui mesure 28 cm de hauteur, mais qui n'est qu'un fragment très abîmé d'une pièce plus importante.

2) un socle parallélépipédique sur lequel apparaissent encore quatre grosses pattes de lion. On a posé au-dessus ce qui paraît correspondre au corps de l'animal, mais la tête manque. L'ensemble mesure 59 cm de hauteur.

3) une petite pièce de grès d'aspect conique avec des ornements en frise. La nature de cette pièce n'est pas encore identifiée.

La photo satellitaire semble indiquer dans le grand rectangle deux autres structures. L'une se trouve à 90 m environ au sud du tertre : elle est également rectangulaire et mesure 65 m sur 40 m. L'autre est située près de l'angle sud-ouest de l'enceinte et a une forme ovale (environ 50 m de longueur).

Dans l'enceinte carrée qui prolonge à l'est le grand rectangle a été découverte en 2004 une petite triade bouddhique en grès, typique des productions du règne de Jayavarman VII (fig. 19). C'est donc de la fin du XII^e siècle ou du début du XIII^e siècle qu'on datera pour l'instant ce site.

Quelques vestiges entre Sé Champhon et Sé Xangnoy

Dans le district de Xonburi, les villages proches (distance : 4 km) de Ban Tum Ye et Ban Non Savang se trouvent à une dizaine de kilomètres seulement au sud-est de Ban Na Kathang et sont situés dans un même axe par rapport au That Ku. Ils faisaient certainement partie du même espace culturel et politique. Proches de la rive droite de la Sé Xangnoy, rivière qui rejoint à quelques kilomètres au sud la Sé Champhon, ils appartenait en tout cas au même bassin inférieur de la Sé Bang Hieng. Il faut manifestement inclure dans cet espace quelques vestiges incertains ou disparus qui se trouvaient sur la rive gauche de la Sé Xangnoy, à proximité de Ban Muang Phong – vieux village situé à 8 km au nord-est de Ban Non Savang et qui semble toujours appartenir au même axe.

Ban Tum Ye

Le temple actuel de ce village conserve sur son terrain un gros bloc de grès carré de 70 cm de côté et d'une épaisseur de 23 cm, creusé en son centre d'une mortaise de 14 cm de côté. Le traitement est sommaire et l'un des angles est cassé. Il s'agit soit d'un élément de piédestal (peut-être une corniche), soit d'un socle simple.

Ban Non Savang

On remarque à l'intérieur du temple de Ban Non Savang deux bas-reliefs sur stèle, dont l'un au moins semble se rattacher à l'art khmer angkorien. Il s'agit d'un personnage debout, les mains sur les hanches. La tête est entourée sur la partie gauche par des sortes d'arcatures. L'image visible aujourd'hui est cependant le résultat malheureux d'ajouts, à une époque récente, d'un enduit et de couches de peinture criarde qui l'ont totalement dénaturée. On devine que la représentation originelle était comparable à des images qu'on peut retrouver à Huan Hin (à 38 km au S.-O.) : elle devait alors montrer un *dvārapala* ou une divinité ayant sa place dans un édifice. On a sculpté sur la seconde stèle un personnage debout, le bras droit replié sur la hanche, pendant que le gauche tient apparemment une fleur de lotus. La facture est très fruste et il semble s'agir d'une ébauche ancienne qui n'a pas donné lieu à un travail poussé, peut-être parce que la pierre a été brisée avant la finition. Le traitement iconographique rappelle quelques images retrouvées dans le nord-est de la Thaïlande représentant des *bodhisattva*, dans un style datant de l'époque du Bayon⁴³.

Ban Muang Phong

Le village de Ban Muang Phong, dont le nom même indique qu'il a été une entité administrative lao importante dans le passé, ne révèle plus guère aujourd'hui de témoi-

43. S. Murphy, *The Buddhist Boundary Markers...*, op. cit., p. 291-293. Ces images se trouvent toutes dans la province thaïlandaise relativement éloignée de Buriram.

gnages de grande ancienneté, hormis son plan rectangulaire encore visible en photographie satellitaire. Il paraît avoir été entouré par une enceinte de 470 m sur 300 m, légèrement orientée vers le nord-est, même si une grande partie de cet espace (sud et est) est aujourd'hui cultivée en rizières.

Lorsque le docteur Harmand fit une halte dans ce village, le 20 et le 21 juin 1877, il trouva successivement, d'abord dans la campagne proche, « un beau chapiteau de grès, dont les moulures et les ornements décèlent la main d'un sculpteur de la bonne époque. Il gît là depuis bien des siècles sans doute »⁴⁴, puis, derrière la pagode « une grosse pierre taillée, présentant à sa surface des cavités caractéristiques, qui prouvent bien qu'elle a fait partie d'un ancien monument. Rapproché du chapiteau de colonne que j'ai signalé plus haut, ce débris rend très probable la présence de quelque ruine dans le voisinage de Phong, en dépit des dénégations réitérées des indigènes »⁴⁵.

À ces deux vestiges qui n'ont pas encore été retrouvés, on pourra peut-être associer des témoignages qui sont situés à quelques kilomètres de là, en direction de la Sé Xangnoy. Le Vat Pho Ngam, temple forestier, conserve une belle image de Buddha assise sous un capuchon de *nāga* qui semble bien de facture khmère, même si la qualité de la conservation permet un doute. Une autre image du même type suscite la même suspicion, mais c'est à l'inverse à cause de la pauvreté de la facture. Toutes deux sont placées à côté d'un tambour de bronze, détail sur lequel nous reviendrons. Il y a sur le terrain du Vat Pho Ngam un amoncellement de blocs de pierre dont il est permis de croire qu'ils ont pu être arrachés à un aménagement ancien. La présence proche d'un grand étang rectangulaire de 280 m sur 140 m, entouré de levées de terre, ainsi que celle du village de Ban Khanghong, lui aussi limité par une ceinture végétale rectangulaire, sont d'autres éléments qui indiquent l'intérêt particulier de cette zone.

Un espace en marge : le bassin de la Sé Thamoak et le cours moyen de la Sé Bang Hieng

Avant d'aborder les riches sites placés plus au nord, il convient d'accorder une attention particulière à quelques vestiges très isolés, situés dans l'espace cerné de reliefs qui constitue l'actuel district de Muang Phin. On se trouve ici très à l'est, à plus de 80 km du cours du Mékong, dans l'une des dernières plaines bien irriguées bordant le mur de la cordillère Annamitique. La Sé Thamoak, avant de rejoindre la Sé Bang Hieng, y suit une direction nord-sud – tout comme la Sé Pon, affluent qui arrose le district voisin. Les bassins inférieurs de ces deux rivières ne sont alors séparés que par une fine bande de relief. Cette précision n'est pas inutile, puisque les vestiges qui ont été retrouvés à Muang Phin même sont à égale distance (11 km) de la Sé Thamoak (à l'ouest) et de la Sé Pon (à l'est).

Toute cette région a révélé d'autres sites liés à un type d'objets qui échappe pour l'instant au cadre de notre étude, mais dont des recherches plus poussées montreront certainement l'importance pour la compréhension du développement des cultures historiques : les tambours de bronze. Ceux-ci ont presque toujours été trouvés à proximité des rivières qui descendent du nord et de l'est. Les sols des bassins supérieurs de la Sé Thamoak et de la Sé Bang Hieng sont métallifères et des découvertes récentes, notamment dans le district de Sé Pon, ont montré que l'exploitation du minerai y était ancienne.

44. Jules Harmand, « Le Laos et les populations sauvages de l'Indo-Chine », *Le Tour du monde*, 1880 (1^{er} semestre), p. 271.

45. *Op. cit.*, p. 274.

Muang Phin

À proximité immédiate de Muang Phin, chef-lieu du district du même nom – soit à 1 km environ à l'ouest de la route qui prend la direction du sud et à 1,6 km au sud de la Sé Chon, affluent de la Sé Thamoak – se trouve un tertre rectangulaire couvert de végétation, orienté nord-sud, sur lequel sont répartis huit emplacements marqués par des vestiges en grès :

- un *sema* avec image du *stūpa* (sur les deux faces), planté dans sa hauteur, mais penché, haut de 58 cm (visibles), large de 78 cm et épais de 23 cm.

- un *sema* avec image du *stūpa*, couché, cassé et à moitié enterré. La largeur est de 42 cm.

- un *sema* avec image du *stūpa*, couché et dont la partie inférieure manque. La longueur est de 76 cm et la largeur de 60 cm. Les trois éléments cités semblent situés du côté est.

- un bloc de forme apparemment carrée (peut-être cubique), de 47 cm de côté, qui a pu être un élément de piédestal (un dé ?). Il est pratiquement enterré et placé au centre de l'espace.

- l'extrémité supérieure d'un *sema* (avec image du *stūpa* ?), large de 39 cm.

- un élément de piédestal carré (probablement la base), mouluré, de 60 cm de côté. Un cadre central, avec des rebords de 6 cm, mesure 49 cm de côté.

- deux fragments de bloc rectangulaire, proches l'un de l'autre, qui semblent appartenir à la même pièce (larges tous les deux de 39 cm, l'ensemble peut avoir mesuré 80 cm de longueur). Celle-ci contient en son centre deux rainures parallèles.

- un *sema* avec image de *stūpa*, dont seule la partie supérieure, cassée en deux fragments, subsiste. Sa largeur est de 77 cm et sa hauteur (pour le fragment du sommet) de 55 cm.

La photographie satellitaire montre que le côté septentrional de ce tertre colle à ce qui semble correspondre à une grande levée de terre rectiligne, longue de 220 m, large de 20 m – et dont l'extrémité orientale forme un angle droit d'où part un nouveau côté qui se prolonge vers le nord de façon visible sur 160 m. Ce détail est important, car il tend à expliquer la présence, au milieu de *sema* caractéristiques de la culture mène, de pièces de grès qui se rattachent davantage à la culture khmère. Le mélange de ces deux types de vestiges a toutefois de quoi surprendre, surtout dans un lieu aussi éloigné du Mékong. La position de ce site peut s'expliquer par la proximité de la Sé Bang Hieng qui semble avoir été, sinon une voie de pénétration vers l'est, au moins une voie commode pour le transport vers l'ouest des métaux et des ressources naturelles de ces régions. Le rôle de la Sé Pon, toute proche de Muang Phin, dut être tout aussi décisif pour la fixation d'une communauté ancienne importante à cet endroit. La remontée de cette large rivière mène au col de Lao Bao qui fut l'un des deux ou trois points de passage les plus empruntés (car les plus commodes) pour relier le Centre-Vietnam actuel à la vallée du Mékong. Les préhistoriens avaient déjà supposé un rapport entre une concentration de sites de l'âge du bronze et du fer des plaines côtières de Huê et de Đông Hoi et un ensemble de sites des mêmes périodes identifiés sur le plateau de Khorat, par le biais d'une communication au travers de la région qui nous occupe⁴⁶. Ces mouvements et cette transmission de biens et d'idées se sont certainement prolongés sans interruption jusqu'à aujourd'hui. Pour les

46. Charles Higham, *Early Cultures of Mainland Southeast Asia*, Bangkok, River Books, 2002, en particulier p. 117, 157 et 168.

débuts de la période historique, il n'est sans doute pas imprudent de suggérer que nous nous trouvons, avec ce site de Muang Phin et ses environs, dans la zone de jonction entre les trois grandes cultures – mène, khmère et chame – qui ont été les premiers vecteurs de l'indianisation de la péninsule indochinoise.

Ban Sé Thamoak

Dans le domaine de la pagode de ce village, à 11 km au nord-ouest du site de Muang Phin et à 1 km environ de la rive gauche de la Sé Thamoak, on trouve un gros bloc de grès travaillé, assez abîmé, qui est un élément de piédestal ou un socle. L'ensemble présentait une forme générale carrée. Sur la partie supérieure, un côté mesure 53 cm (une mortaise centrale qui a dû être carrée à l'origine mesure environ 15 cm de côté, les rebords font 19 cm). La pièce est composée dans sa hauteur (31 cm) de trois parties : la tranche supérieure (environ 11 cm), dont les angles sont cassés et qui s'évase vers le bas ; une tranche intermédiaire, la moins large, de 6 cm de hauteur ; et la base, moulurée, de 14 cm de hauteur, dont la largeur correspond à celle de la partie supérieure. Cette pièce de mobilier cultuel khmer est isolée, mais on peut la mettre en relation avec le piédestal du site de Muang Phin.

V. La plaine entre Sé Bang Hieng et Sé Bang Fai

Autour du That Phon : une mixité de cultures à proximité du Mékong

À une vingtaine de kilomètres au nord de Huan Hin, dans une zone du district de Xaiphouthong qui n'est éloignée que de 8 km environ du Mékong, se trouve une concentration de différents types de vestiges répartis sur six sites, proches les uns des autres. Le That Phon revêt dans cet espace une importance toute particulière – du fait de sa position centrale et de la taille du monument –, mais il est encore difficile de conclure à son antériorité par rapport aux autres sites. Les cartes topographiques et la photographie aérienne montrent que cette zone forme une espèce de poche constituée de terres basses (cote 140), irriguée par de petits ruisseaux, dont le Huay Phu. Elles indiquent également des aménagements qui peuvent faire croire à une occupation humaine ancienne. La nature des sols semble proche de celle qui caractérise les sites du bassin de la Sé Champhon.

That Phon

Le That Phon est aujourd'hui considéré comme un *stūpa* lao, mais l'origine fondamentalement préangkorienne du monument a été reconnue très tôt, en 1911, par H. Parmentier. Celui-ci le signale pour la première fois sous le nom de « That Phong »⁴⁷, puis il lui consacre deux courtes notices dans *L'art khmère primitif*⁴⁸ et dans *L'art du Laos*⁴⁹. Il sera utile de reprendre ici la description que ce dernier ouvrage donne de l'édifice, car l'aspect qu'il présentait il y a cent ans (fig. 20) n'est plus tout à fait le même qu'aujourd'hui :

« Le that, un ancien prasat khmère, est recouvert d'enduits à la laotienne qui ont cherché à répéter les formes primitives. Son plan est un carré cantonné de fausses-portes et il est ouvert à l'est : il présente quatre étages, mais le dernier est une sorte de coupole d'origine

47. H. Parmentier, « Complément à l'inventaire... », *BEFEO* 13/1, *op. cit.*, p. 58.

48. H. Parmentier, *L'art khmère primitif*, *op. cit.*, p. 233.

49. H. Parmentier, *L'art du Laos*, *op. cit.*, p. 152-153.

laotienne. De la décoration ancienne, il ne subsiste qu'un rinceau sur quelques briques d'un pilastre de la fausse-porte sud, quelques moulures du pilastre nord de la porte est et le linteau de cette porte, réemployé après sa chute comme piédroit sud. Ces éléments permettent heureusement de dater l'édifice de l'époque préangkorienne. Le linteau est du type II intermédiaire. L'intérieur de la tour est occupé par un énorme autel laotien. »

Les restaurations dont le monument a fait l'objet ont peut-être été inspirées par celles qui ont été effectuées sur le That In Hang, autre monument préangkorien (cf. *infra*), distant de 32 km à peine et bien plus célèbre. Après le passage rapide de H. Parmentier en 1911, le That Phon n'a plus donné lieu à aucune étude et il est aujourd'hui quasiment oublié des recherches sur le domaine khmer.

Si la description architecturale de l'édifice ancien ne peut plus guère être poussée plus loin, en raison de l'importance des modifications, il est toutefois intéressant de mettre en évidence certains vestiges qui ont subsisté et qui rappellent encore clairement son ancienneté :

- le linteau du « type II intermédiaire », qui constitue le piédroit (sud) de la porte orientale. Il est aujourd'hui à l'abri des regards, car il est protégé par la porte en bois qui donne accès au petit réduit que constitue l'intérieur du sanctuaire. Une comparaison avec une photo de 1911 (fig. 21) montre qu'environ la moitié de la longueur (hauteur actuelle) de ce linteau a disparu, noyée dans la dalle qu'on a coulée pour constituer un marchepied derrière la porte.

- la « marche à double plan en accolade », citée dans *L'art khmèr primitif*. Taillée dans du grès rose, elle est longue de 1,55 m (la partie postérieure pour l'emboîtement mesure 1,10 m), large de 79 cm (sommet de l'accolade) et épaisse de 23 cm. Le côté antérieur est partiellement dégradé.

- un bloc angulaire en grès rose ayant formé rebord, peut-être le fragment d'un élément de piédestal. Le côté le plus long mesure 60 cm, l'autre 45 cm, la largeur est d'environ 28 cm, l'épaisseur de 10 cm.

- un bloc de grès rose de 53 cm de long, 28 cm de largeur et 10 cm d'épaisseur – qui est probablement lié à l'autre fragment.

- deux colonnettes (ou deux parties d'une même colonnette) en grès, avec de belles moulures. Elles correspondent au modèle général – cylindrique et sans surcharge de décors – de l'époque préangkorienne⁵⁰.

- la moitié d'un élément de piédestal (corniche ou cuve ?) en grès rose, de 70 cm de côté, avec un léger rebord de 7 cm de large. Le diamètre de la mortaise centrale est de 15 cm. Un fragment de grès placé à proximité semble bien être lié à cette pièce (28 cm du bord de la mortaise jusqu'au rebord extérieur, 7 cm de largeur pour le rebord) dont il constituerait un angle (38 cm pour le long côté). Il ne manquerait donc qu'un quart de cet élément.

- un *sema* avec la sculpture en bas-relief caractéristique du *stūpa*, posé sur une frise figurant une double rangée de pétales de lotus (fig. 22). H. Parmentier parle à son sujet d'« une curieuse pierre dont le contour bizarre provient peut-être de la retaille d'une stèle ou mieux d'un énorme *sema* »⁵¹. En 1911, le côté surprenant de

50. J. Boisselier, *op. cit.*, p. 156.

51. H. Parmentier, *L'art du Laos, op. cit.*, p. 153.

ce vestige était déjà dû au fait qu'il était retourné, c'est-à-dire que c'est sa partie supérieure, plus large, qui reposait sur la terre. Il semble en effet que la sculpture du *sema* – qui devait être très proche, par sa facture, de celui de Ban Tak Daet (cf. *infra*) – a été interrompue, sans doute suite à un accident ayant entraîné de grosses brisures. La face postérieure ne montre en effet qu'un début de taille, avec une ébauche des formes principales. La pierre aurait alors été considérablement retaillée pour conserver une certaine symétrie. À l'inverse de ce qu'on pourrait toutefois attendre pour un objet cultuel de ce type, c'est la partie centrale qui a le plus perdu en largeur. Au moment du passage de l'architecte, l'ensemble avait déjà vaguement l'apparence d'un tronc humain. On a accentué cette ressemblance à une époque récente en modelant autour du moignon qui subsistait de la base, avec du ciment, la tête grossière d'un Européen qu'on a coiffée d'un béret.

– un Buddha en pierre assis avec capuchon de *nāga*, qui n'est pas de facture lao et semble être une pièce retravaillée. Il est placé à l'intérieur du *stūpa*, sur un haut rebord avec d'autres images récentes.

Le village de Ban Phon That révèle en vue aérienne une forme assez proche du carré, dont le côté nord serait accolé à un grand étang presque rectangulaire de 240 m de long, orienté est-ouest. Plusieurs autres structures rectangulaires, marquées par des levées de terre, sont visibles de tous côtés dans la proximité immédiate du village. Le *sema* mûr inachevé est sans doute un objet rapporté qu'il faudra mettre en rapport avec les vestiges de la même culture qu'on retrouve non loin de là, surtout au sud et à l'ouest.

Ban Phumma Chedi Kang

Le gros village de Ban Phumma Chedi – ou Ban Phônkho – est divisé en trois parties distinctes qui conservent toutes des vestiges. L'ensemble n'est situé qu'à 2 km à l'ouest du That Phon et semble pouvoir être relié directement à ce monument.

À Ban Phumma Chedi Kang (centre) – dans le domaine d'un temple lao récent qui borde le petit côté nord-est d'un étang rectangulaire (90 m sur 60 m) – se trouve une cuve à ablutions longue de 106 cm (152 cm avec le bec verseur), large de 92 cm et épaisse de 18 cm. Un large rebord de 17 cm confère à la pièce un aspect massif. Il n'y a pas de mortaise au centre (l'image devait donc être posée au lieu d'être encastrée). Par sa taille et sa composition, cette cuve est très différente de celle qui se trouve à Ban Don Tum (cf. *infra*). Elle aurait été retrouvée entre deux étangs rectangulaires entourés par des levées de terre de 10 m d'épaisseur qui sont situés à 900 m de là, au nord-est, c'est-à-dire à 1,8 km à peine du That Phon. Ces deux étangs sont positionnés dans un même axe nord-sud (un seul semble conserver son eau), à 190 m l'un de l'autre ; ils sont de même taille (130 m sur 110 m) et sont tous les deux orientés ouest-est (dans l'axe de Ban Phon That). Chez le chef du village, plusieurs petits objets apparemment trouvés au même endroit nous ont été montrés, dont :

– une pierre (grès ?) de forme rectangulaire (8 cm de long), avec une large rainure creusée de façon uniforme dans son axe, la faisant ressembler à une section de petit conduit.

– un petit cylindre en pierre (diamètre des extrémités : 5 cm et 9 cm), de 10 cm de longueur environ. Une pièce semblable avait été repérée à Ban Na Khu.

- une petite poterie presque ronde (environ 9 cm pour son plus grand diamètre), au col très étroit.
- un vase en céramique avec une petite anse, de 11 cm de haut et dont le col fait 8 cm de diamètre.

Ban Phumma Chedi Tai-Nua

Au contraire des pièces anciennes citées précédemment – manifestement liées à la culture khmère – les vestiges qui sont conservés dans d'autres endroits du village appartiennent clairement à la culture mène, tout comme le *sema* du That Phon.

À Ban Phumma Chedi Tai (sud), au milieu des rizières, se trouve un tertre de faible hauteur sur lequel sont à moitié enterrés, par groupes réguliers, des *sema* dont la plupart présentent l'image du *stūpa*. Il semble que les positions de ces groupes correspondent aux points cardinaux et subcardinaux.

- 1^{er} groupe (N.-E.) : trois *sema* dont deux, larges respectivement de 80 et 64 cm, ont leur partie supérieure manquante et sont partiellement enfouis. Ils laissent tout de même entrevoir une partie de l'image centrale du *stūpa*. Le troisième *sema*, le mieux conservé (70 cm de hauteur visible, 95 cm de largeur), ne semble pas avoir été gravé du symbole caractéristique.

- 2^e groupe (N.) : un *sema* couché et partiellement recouvert, avec image du *stūpa*, de 72 cm de largeur pour 110 cm de longueur visible.

- 3^e groupe (centre) : un *sema* avec image du *stūpa* presque entièrement enterré – dont la partie supérieure manque – d'une largeur de 83 cm et d'une hauteur visible de 19 cm. Un autre *sema* avec image du *stūpa* est couché à côté, presque entièrement recouvert. Sa largeur est de 88 cm.

- 4^e groupe (S.-E.) : un *sema* avec image du *stūpa*, penché et à moitié enterré. Sa largeur est de 82 cm et sa hauteur visible de 85 cm. Un autre *sema*, sans l'image du *stūpa* et à la base élargie (comme le *sema* modifié du That Phon ?), se trouve à proximité immédiate. Il est large de plus de 110 cm et d'une hauteur visible de 76 cm.

- 5^e groupe (S.) : Base d'un *sema*, d'une hauteur visible de 62 cm et d'une largeur de 82 cm. Une face laisse voir la frise en pétales de lotus, mais la partie supérieure a été creusée ou cassée ; l'autre face montre une image du *stūpa* dont le traitement est meilleur que sur les autres pièces. Un second *sema* avec l'image stylisée du *stūpa* est couché et en partie recouvert. Sa longueur est de 130 cm et sa largeur de 60 cm (mais elle doit atteindre les 80 cm).

- 6^e groupe (S.-O.) : un *sema* très abîmé avec restes de l'image du *stūpa*, d'une hauteur visible de 44 cm et d'une largeur de 76 cm.

- 7^e groupe (O. du précédent) : bloc de grès assez informe.

- 8^e groupe (N. du précédent et donc à l'O. du premier groupe) : un *sema* avec image du *stūpa* presque complètement enterré, d'une largeur visible de 42 cm et d'une hauteur de 15 cm émergeant du sol ; un *sema* avec image du *stūpa* très ruiné, d'une largeur de 59 cm et d'une hauteur visible de 36 cm ; un autre *sema* avec image du *stūpa* très ruiné, d'une largeur de 80 cm et d'une hauteur visible de 45 cm ; un *sema* (avec image du *stūpa* ?) d'une hauteur visible de 80 cm et d'une largeur de 54 cm.

Une telle concentration sur un même site est assez rare et mérite une attention particulière. Le Huay Phu, ruisseau qui sépare Ban Phumma Chedi de Ban Phon That, coule juste à côté (à l'est) du site. Le temple lao de la partie nord du village (Ban Phumma Chedi Nua) conserve également quelques *sema*, dont un au moins porte l'image du *stūpa*. Leur taille est cependant plus petite.

Ban Don Tum

Ban Don Tum est à 2,6 km au nord du That Phon. Dans le domaine du temple lao actuel est posée, contre un mur extérieur du sanctuaire, une cuve à ablutions carrée avec bec verseur de 57 cm de côté (le bec porte la hauteur d'un côté à 80 cm). Le rebord surélevé est en retrait par rapport au bord du bloc de pierre et se confond avec le bec. La mortaise carrée centrale fait 9 cm de côté. Malgré leur différence de facture, les cuves de Ban Don Tum et de Ban Phumma Chedi Kang semblent bien appartenir toutes deux à la période préangkorienne.

Dans le sol sablonneux du sanctuaire émerge, avec une hauteur visible de 11 cm et une largeur de 73 cm, un *sema* dont la partie supérieure a été cassée, mais qui laisse voir en son centre la forme très stylisée du *stūpa*. Sept autres *sema* ont été repérés. Seul l'un d'eux (de petite taille) révèle également l'image du *stūpa*.

Il est pour l'instant difficile de savoir si ces deux types de vestiges ont été rapportés de sites éloignés de quelques kilomètres (du That Phon pour la cuve, des sites de Ban Phumma Chedi ou de Tak Daet pour les *sema*) ou s'ils étaient attachés à un lieu de culte beaucoup plus proche. La photographie satellitaire laisse entrevoir autour du village des aménagements au sol avec des formes géométriques assez précises. Seules des enquêtes plus poussées sur le terrain permettront d'en savoir davantage sur l'ancienneté et la nature de l'occupation de cet espace.

Ban Tak Daet

À 2,5 km au sud-est du site de Ban Phumma Chedi Tai (et à 2 km à peine au sud du That Phon), près du village de Ban Tak Daet, dans le domaine d'un temple forestier, ont été retrouvés, placés à une trentaine de mètres l'un de l'autre, deux grands *sema* avec image du *stūpa*.

Le premier *sema* (fig. 23), qui mesure 3,05 m de long pour 92 cm de largeur dans sa partie supérieure (seulement 76 cm au niveau de la frise), est la plus grande des stèles découvertes dans cette région – et même dans tout le Laos (!). Sa partie inférieure – c'est-à-dire celle qui est normalement plantée dans le sol – mesure déjà 85 cm de hauteur. Par sa taille et sa facture, il peut être comparé à certains *sema* retrouvés sur la rive droite du Mékong, notamment dans la région proche d'Amnat Chareun, et dans une moindre mesure à ceux qui caractérisent les sites proches de la Sé Bang Fai (cf. *infra*).

Le second *sema*, placé sur un socle en béton, est haut de 2 m (il faut cependant peut-être rajouter une quarantaine de centimètres pour la partie inférieure coulée dans le socle) et large de 77 cm. Le traitement du *stūpa* est très simple et fort différent par son style du modèle précédent.

Ban Pha Kha Niai/Ban Sompoy Noi (Napho)

Bien qu'étant un peu plus proches du That In Hang et de Ban Don Seng que de Ban Phumma Chedi et de Ban Tak Daet, c'est à ces deux derniers sites que nous rattacherons ici, pour l'instant, deux vestiges identifiés à Ban Pha Kha Niai et à Ban Sompoy Noi, deux villages riverains du Mékong, car ils relèvent clairement de la culture mène.

Le sanctuaire lao de Ban Pha Kha Niai conserve, sur un de ses côtés extérieurs aux trois quarts coulés dans le béton, un petit *sema* avec image du *stūpa* d'une hauteur visible de 24 cm, d'une largeur de 49 cm et d'une épaisseur de 10 cm.

Le temple de Ban Sompoy Noï est situé à 4 km en amont de celui de Ban Pha Kha Niai. Comme ce dernier, il possède un *sema* avec une image stylisée du *stūpa* dont la forme très simple (une fine colonne) se retrouve dans tout l'espace môn ancien du bassin du Mékong.

Le That In Hang et sa région

D'un point de vue purement géographique, le That In Hang occupe une position assez similaire à celle du That Phon. Il est situé à une dizaine de kilomètres environ du Mékong – c'est-à-dire en retrait du grand fleuve sans être véritablement dans l'intérieur des terres – et son environnement se caractérise par une zone de terres très basses (cote 140) et bien irriguées. La proximité de trois grands lacs (Nong Bungva, Nong Khen, Nong Tao) formant autour de lui un triangle dont ils constituent les angles a peut-être déterminé le choix du site à une période ancienne. Un lien a probablement existé entre le That In Hang et le site riverain du Mékong de Ban Don Seng. Celui-ci a pu être lui-même le lieu d'érection d'un sanctuaire aujourd'hui disparu, à moins qu'il ait été tout simplement un lieu de conservation de vestiges.

Le That In Hang

En plus des ressemblances touchant à son environnement physique, le That In Hang est proche du That Phon par la similarité de son histoire : sanctuaire préangkorien à l'origine, il a été transformé à l'époque lao – tant dans son aspect que pour son utilisation culturelle – et il est considéré aujourd'hui comme un *stūpa*. L'édifice a été signalé une première fois par É. Lunet de Lajonquière en 1907⁵². H. Parmentier, qui l'étudie en 1911, donne de rapides informations dans son « Complément à l'inventaire descriptif des monuments du Cambodge »⁵³, revient sur ce monument dans *L'art khmèr primitif*⁵⁴ et en donne la description la plus complète dans *L'art du Laos*. Nous reprendrons dans ce dernier ouvrage quelques détails qui intéressent plus particulièrement la structure khmère ancienne :

« C'est un ancien prasat d'art préangkorien dont certaines dispositions primitives paraissent s'être étonnamment conservées malgré des réparations successives à la chaux qui ont, par contre, complètement transformé certaines parties. [...] Le plan est d'un prasat carré, orienté à l'est un peu nord, où il est percé d'une porte dont il ne reste plus que l'ébrasement, avec fausses portes dont l'existence ancienne n'est attestée que par la présence des motifs analogues récents. La salle intérieure est carrée, à voûte continue de briques, produite par l'infléchissement des murs qui paraît commencer plutôt au niveau du sommet de l'arc qui couvre le couloir de la porte. [...] Un *somasūtra* s'ouvre dans la face nord. [...] Ce qui reste de l'ébrasement de la porte ne montre pas trace de linteau ou d'arrière-linteau. [...], mais il subsiste au sud-est du temple un fragment important de l'ancien linteau, qui était à arc double et à pendeloque (type II intermédiaire sans doute). [...] Le degré de la porte est précédé de marches en écusson, en chaux, qui ont

52. É. Lunet de la Jonquière, *Inventaire descriptif...*, *op. cit.*, p. 94.

53. H. Parmentier, « Complément à l'inventaire... », *BEFEO* 13/1, *op. cit.*, p. 58.

54. H. Parmentier, *L'art khmèr primitif*, *op. cit.*, p. 234-235.

exactement conservé la forme primitive. [...] L'orifice du *somasūtra* est la gueule d'un lion sur laquelle est à cheval un personnage à tête presque animale. [...] À la balustrade est appuyée une statue de pierre schisteuse khmère ; il n'en reste que la moitié supérieure. Elle était debout ; son bras gauche relevé, le droit tombant ; *mukuta* à étages et pendants d'oreilles. »⁵⁵

L'aspect général du That In Hang, tel qu'il était visible en 1911, était déjà très proche de son état actuel (fig. 24). Monument fort vénéré, il avait en effet donné lieu très tôt à des restaurations importantes.

Le fragment de linteau photographié par Parmentier en 1911 (fig. 25) n'a pas encore été retrouvé. Dans *L'art khmèr primitif*, l'architecte précise quelque peu sa description : « [...], mais sur le parvis du temple gît un fragment de linteau ; il était à pendeloques avec arcs formant, par la réunion de leurs segments, motif central. Il n'est pas du type II et il ne serait pas impossible qu'il fût du type I, rappelant un peu le linteau de Sambor-Prei Kuk N22. Cependant on ne peut pas plus affirmer que nier la présence des *makara* aux extrémités »⁵⁶.

Les marches en écusson (en accolade) qui conservaient la forme primitive ne sont plus visibles, car elles étaient en 1911 des reproductions faites en chaux qui laissèrent place par la suite à un nouvel aménagement. L'orifice extérieur du *somasūtra* est aujourd'hui tel qu'il était décrit en 1911, son aspect résultant sans doute du remodelage avec de la chaux d'une gueule de monstre ouverte, comme on en voit tant d'exemples originaux, notamment dans le site proche de Ban Don Seng (cf. *infra*). La statue de pierre khmère, dont la photo de 1911 montre qu'elle était déjà brisée en deux morceaux (le tronc et la tête) qu'on avait posés l'un sur l'autre (fig. 26), est aujourd'hui conservée dans le *stūpa* même. Elle a subi depuis un siècle quelques altérations supplémentaires.

Les environs immédiats du That In Hang ont révélé d'autres vestiges qu'on peut certainement mettre en rapport avec ce sanctuaire :

- À 250 m au sud-ouest de l'édifice, sur un terrain en friche tout proche d'une école, se trouve enterré un élément de piédestal (probablement la base), dont seul un angle dépasse, haut de 48 cm. Le centre de la pièce est excavé. Des fouilles sur ce terrain vierge permettront peut-être d'exhumer d'autres vestiges.

- Dans une rizièrre près de Ban Dong Mak Yang, à 3,5 km au sud-ouest du That In Hang, on trouve ce qui ressemble à un fragment de colonnette en grès, haut de 56 cm et large de 30 cm, qui est percé dans son sommet par un trou circulaire de 9 cm de diamètre.

De tous les temples préangkoriens ayant laissé des vestiges architecturaux assez importants pour établir avec certitude leur situation, le That In Hang est au Laos celui qui est placé le plus au nord. Cette position septentrionale lui est sans doute ravie sur la rive droite par le That Phanom (à une quarantaine de kilomètres au nord-ouest), *stūpa* qui semble bien couvrir une structure tout aussi ancienne (cf. *infra*).

Ban Don Seng

Dans le temple lao de Ban Don Seng, village qui se trouve à la limite sud de la ville de Savannakhet, ont été déposés en 1994 (ou en 1998 selon les versions) plusieurs très beaux vestiges en grès. Parmi ceux-ci on peut identifier :

55. H. Parmentier, *L'art du Laos*, op. cit., p. 147-150.

56. H. Parmentier, *L'art khmèr primitif*, op. cit., p. 234. La publication de cet ouvrage en 1927 est antérieure de plus de vingt-sept années à celle de *L'art du Laos* (1954), mais ce dernier livre, posthume, reprend en fait en grande partie les notes qui avaient été rédigées en 1911.

– Une sorte de socle carré à trois niveaux d'épaisseur formant pyramide. Les premier, second et troisième niveaux ont respectivement des côtés de 70 cm, 62 cm et 44 cm de long. Deux des angles sont cassés.

– Une petite cuve à ablutions avec bec verseur et son *liṅga* au centre (fig. 27). La cuve elle-même est carrée et a 32 cm de longueur de côté (le bec verseur se prolonge sur 16 cm). Les bords surélevés font 6 cm d'épaisseur environ. La partie supérieure du *liṅga* est cassée, sa hauteur (hors de la cuvette) est de 13 cm. Sur un des côtés se trouve un motif de trois filets verticaux qui n'atteignent pas le sommet et qui se séparent à la base : les deux filets extérieurs opèrent alors une courbe pour ceindre à l'horizontale le *liṅga*, le filet central restant à la verticale. Ce type de pièce complète est rare.

– Une dalle parallélépipédique cassée à ses extrémités, longue d'environ 70 cm.

– Une autre cuve à ablutions avec son bec verseur et la base de son *liṅga*. Celui-ci a été cassé ou scié pratiquement à ras de la surface. La longueur de la cuve avec le bec est de 88 cm (60 cm pour chaque côté, environ 12 cm pour les rebords). À l'intérieur, il y a un second niveau de bordure, carré, qui entoure la base du *liṅga*. Les tranches extérieures de la cuvette ont une hauteur de 11 cm.

– Un *somasūtra* formé par une cuve rectangulaire et un conduit dont l'extrémité est cassée (fig. 28). L'ensemble mesure 97 cm en longueur (48 cm pour le conduit ; 49 cm sur 37 cm pour la cuve, avec des rebords de 7 cm).

– L'extrémité d'un *somasūtra* (elle était sans doute distincte de la pièce précédente, mais appartenait à un même dispositif sur deux niveaux) composée d'une partie ouverte (bassin récepteur) et d'une belle tête de *makara* dont la bouche ouverte se prolonge légèrement par un conduit (fig. 29). La longueur de la pièce est de 102 cm, dont 40 cm pour la partie ouverte qui recevait l'eau sacrée. La tête a une hauteur de 42 cm.

À l'extérieur du sanctuaire sont conservés des briques, de gros morceaux de latérite taillés et des fragments de blocs de grès taillés. L'un d'entre eux constitue un angle avec rebords en creux qui appartenait peut-être à une traverse, car les rebords peuvent marquer l'emplacement d'une mortaise.

Toutes ces pièces sont dites provenir du même endroit, positionné à un kilomètre au nord-ouest, à un peu plus d'une centaine de mètres du Mékong. La découverte a été faite alors qu'on traçait une piste permettant aux camions de descendre prendre du sable dans le lit du fleuve. On remarque sur place un léger tertre avec des morceaux de briques, qui paraît pour l'instant peu en rapport avec la qualité des objets exhumés. L'endroit mériterait toutefois des sondages. À 300 m au nord se trouve un vaste étang rectangulaire (170 m sur 100 m), avec de grosses levées de terre (environ 4 m de haut et 4 m de large), qui comporte dans sa partie nord une île rectangulaire formant également un tertre. Il est bordé sur son côté oriental par un étang carré, presque aussi large, et sur son côté sud par d'autres petits étangs, également carrés et avec levées de terre. La photographie satellitaire montre que les environs immédiats sont occupés par plus d'une dizaine de petits aménagements analogues. C'est également le cas en face, sur l'autre rive du Mékong, en aval de Mukdahan.

VI. Le bassin inférieur de la Sé Bang Fai

La Sé Bang Fai est l'un des plus grands affluents du Mékong sur sa rive gauche. Son cours inférieur, en particulier ses derniers méandres avant le confluent, s'inscrit dans un espace physique et géologique très particulier qui forme avec le bassin de Sakorn Nakhon, sur l'autre rive du Mékong, un ensemble homogène. D'un point de vue administratif, les sites anciens de la rive gauche de la Sé Bang Fai – comme Nong Hua Thong, Ban Sikhai, Ban Kang et Ban Na Moang – se rattachent à la province de Savannakhet (district de Sayburi). D'un point purement géographique, ils constituent toutefois la limite méridionale des terres basses enclavées de la province de Khammouane. Au contraire des sites positionnés plus en aval qui étaient en rapport étroit avec le plateau de Khorat et les habitats anciens des bassins de la Nam Mun et de la Nam Chi, ils appartiennent à la dernière enclave d'une vaste unité physique englobant les provinces thaïlandaises de Sakorn Nakhon, Udon Thani et Nong Khai, dont le pôle géographiquement opposé peut être représenté par la plaine de Vientiane.

Nong Hua Thong

Nong Hua Thong est – du point de vue de la recherche historique – le site le plus prometteur découvert au Laos au cours de la dernière décennie (les années 1990 ont été marquées par les très riches résultats des fouilles de la mission archéologique française dans la ville ancienne de Vat Phu). Les arguments prouvant l'importance de ce site peuvent déjà être résumés ainsi : il s'agit manifestement d'une cité ancienne, ou en tout cas d'un espace dont l'aménagement atteste l'emploi de ressources humaines très importantes ; la découverte fortuite d'un « trésor » a révélé des vestiges d'une grande richesse et d'une grande variété, notamment des pièces d'orfèvrerie précieuses et des objets en métal historiés ou présentant une inscription préangkorienne ; la présence de *sema* tend à montrer par ailleurs que le site était placé au centre d'un espace qui, par la quantité et la taille de ses témoignages archéologiques, fut un important foyer de la culture mène.

Le site de Nong Hua Thong est un vaste espace riverain de la Sé Bang Fai cerné par une enceinte en levée de terre, de forme globalement semi-circulaire, mais dont la partie septentrionale est double et rectiligne. Entre l'endroit où cette dernière rejoint la rivière et le confluent d'un ruisseau, le Huei Phe, qui se confond à peu près avec la limite en aval du site, la berge « enfermée » s'étend sur un peu plus de 1 200 m. Par rapport à cette même berge, le point le plus éloigné de l'enceinte (le sommet de l'arc de cercle) est à environ 770 m. Il est certain que les parties curviligne et rectiligne de l'enceinte sont le résultat d'aménagements totalement distincts, car il n'existe pas de véritable logique entre les deux plans. La partie courbe a sans doute existé la première, car on peut encore discerner des traces d'une extrémité qui atteignait la rivière un peu en amont (à une quarantaine de mètres) du début de l'enceinte rectiligne, à l'endroit où la Sé Bang Fai quitte résolument son orientation sud-est pour se diriger, suite à une courbe très rapide et prononcée, vers le sud-ouest. L'enceinte rectiligne se situe d'ailleurs exactement dans l'axe de cette nouvelle direction, ce qui n'est pas fortuit. Elle se prolonge vers le nord-est sur plus de 700 m et aboutit à trois étangs rectangulaires orientés de la même façon. Comme ceux-ci sont parallèles et placés côte à côte, ils donnent assez l'impression que leur petit côté nord-est appartient à une même ligne (fictive) qui rejoindrait à angle droit l'extrémité de l'enceinte. Le caractère double, linéaire et bien conservé de cette dernière contraste avec l'aspect sommaire et très irrégulier de l'enceinte courbe qui atteint quant à elle une longueur d'environ 2 300 m. Cette opposition entre deux modes de facture se

retrouvera dans la nature des vestiges que le site nous a déjà livrés et ne doit donc pas être oubliée quand il s'agira de contextualiser ces objets.

Il semble qu'au début du ^{xx}^e siècle le site de Nong Hua Thong bénéficiait encore d'une certaine renommée locale, puisque H. Parmentier, qui remontait en 1911 le Mékong, n'hésita pas à s'enfoncer un peu dans les terres (même si le trajet ne lui coûta que cinq heures de pirogue) pour s'y rendre. Dans son journal de voyage, il donne alors à l'endroit plusieurs noms : Muong Sam Thè ou Muong Kam Sé, mais aussi Ban Mak Nao qui s'applique en fait à un village plus en amont (cf. *infra*). Son texte laisse transparaître une certaine déception. Il parle de « vestiges très confus de remparts de terre, avec un réduit central orienté dont les angles sont vaguement reconnaissables, au moins sur une face. Le seul détail caractéristique est formé par les traces d'un appontement sur une grande face plate de rochers sur la rive gauche, qui est au sud, en un coude de la rivière. On y distingue des trous régulièrement creusés pour recevoir le pied de poteaux. Tout cela est découvert à la saison sèche et rien ne prouve que ces restes remontent à l'antiquité tardive considérable que les indigènes leur prêtent. »⁵⁷ Il est fort probable que l'architecte ne poussa pas trop loin ses investigations – tout vestige apparent d'édifice étant absent – et que son appréciation se limitât à l'espace où aboutit la double enceinte rectiligne. Il ne reconnut d'ailleurs pas vraiment la forme de cette dernière, même s'il identifia des angles. Le réduit central est probablement la zone qui se trouve entre les deux levées de terre à l'endroit où celles-ci atteignent la rivière, car on peut encore voir qu'une levée de terre perpendiculaire d'une longueur de 50 m environ les reliait entre elles, créant ces angles que Parmentier a notés. Il est difficile de dire si cet espace intermédiaire était rempli d'eau (douve ou étang), comme c'est encore le cas à l'autre extrémité.

C'est cette même double levée de terre rectiligne qui, au printemps de l'année 2008, soit près d'un siècle après le passage de H. Parmentier, a permis de « redécouvrir » le site de Nong Hua Thong, ou en tout cas de prendre conscience de sa véritable importance. Le 24 avril de cette année-là, un habitant du village, voulant installer sur cette large butte une petite maison sur pilotis, mit au jour, en creusant les trous de fondation, un ensemble d'objets provenant d'une couche de terrain préalablement retournée par un bulldozer. Ces objets, qui étaient contenus dans une jarre de terre cuite ou disposés autour, attirèrent immédiatement l'attention des autorités provinciales et nationales en raison de leur caractère éminemment précieux (présence de plusieurs pièces d'orfèvrerie en or et en argent). M. Thongsa Sayavongkhamdy, responsable de la Direction générale du patrimoine, adressa très rapidement à Claude Jacques, spécialiste de l'épigraphie khmère et ancien membre de l'EFEO, des photographies de trois inscriptions en caractères khmers gravées sur des objets de vaisselle (deux d'entre elles reçurent alors les numéros K.1262 et K.1263 dans l'inventaire général des inscriptions khmères). Il signala également les caractéristiques très particulières du site, telles qu'elles pouvaient être reconnues pour la première fois avec la photographie satellitaire, et la présence d'autres types de vestiges (des *sema*) relevant de la culture mène. Sur sa demande, le centre EFEO de Vientiane participa à un rapide chantier de fouilles du lieu de découverte du « trésor » en mars-avril 2009, programme dirigé par Viengkéo Souksavatdy, responsable adjoint de la Direction générale du patrimoine, et Christine Hawixbrock, archéologue attachée à l'EFEO.

Le lieu d'enfouissement du trésor ne doit rien au hasard, puisqu'il se situe précisément au point de rencontre de l'enceinte courbe avec la première levée de terre (sud) de la double enceinte rectiligne. Une telle coïncidence, de même que la profondeur de

57. H. Parmentier, *L'art du Laos*, op. cit., p. 136.

l'inhumation des objets (ils n'ont apparemment été rapprochés de la surface du sol que par l'action du bulldozer) fait conclure davantage à un dépôt de fondation qu'à un lieu de cachette, choisi à cause de l'imminence d'un danger⁵⁸.

La production par la Direction générale du patrimoine d'un inventaire du trésor, ainsi que la découverte, au cours de la campagne de fouilles de mars-avril 2009, de nouveaux petits objets, ont permis à Chr. Hawixbrock de nous donner un premier aperçu de la nature et de la valeur du matériel découvert : « [...] l'importance de ce trésor est exceptionnelle, tant par le nombre de pièces qu'il comporte que par son contenu. La majorité des objets sont en or ou en argent, quelques-uns sont en bronze. 116 objets ou groupes d'objets ont reçu un numéro d'inventaire. [...] [Le trésor] est composé de différents types de pièces qu'on peut classer en plusieurs catégories. Il s'agit de vaisselle : boîte à couvercle (1), aiguière (1), plateaux (8 au moins), bols (7), timbale (1), chandelier (1), coupe sur pied (1, bronze) ; de vases (3) ; d'éléments de décor : plaques de revêtement historiées (3 au moins) ou décorées, de motifs en ronde-bosse dont un figure un *garuḍa* tandis que les autres arborent un décor végétal ; d'éléments probables de parures, dont 11 accroches du même type que celle trouvée en fouille ; de rouleaux et de très nombreuses feuilles d'or enroulées ; de petites pierres et de perles en verre, ainsi que de fragments divers à identifier. Certains objets posent cependant problème : trois boucles d'oreille semblent plus anciennes, de type protohistorique, tandis qu'un torque [...] tel que ceux encore portés par les minorités du Nord-Laos et un fragment non identifié en alliage pourraient être beaucoup plus récents »⁵⁹. Une inscription sur un bol est datée du VIII^e siècle par Claude Jacques (fig. 30) : rédigée en sanskrit, elle mentionne un personnage qui fait don de terres, d'esclaves, de vaches et d'argent pour l'entretien du culte de Śiva. Les deux autres inscriptions ont été gravées sur le bord de deux plateaux et sont rédigées en langue khmère, dans une écriture qui n'est déjà plus préangkorienne et qui daterait davantage du IX^e siècle (fig. 31-32). Le caractère khmer de la plupart des objets découverts est également mis en évidence par des plaques de revêtement historiées qui montrent manifestement des scènes de l'iconographie hindouiste : un personnage masculin tenant un rosaire – assis entre deux orants qui lui présentent une fleur de lotus (fig. 33) ; un personnage féminin debout (Lakṣmī ?), tenant une fleur de lotus et honoré par deux femmes agenouillées (fig. 34) ; et une *devatā* encadrée par un arc de motifs floraux (fig. 35).

La particularité la plus frappante (car repérable immédiatement) du site de Nong Hua Thong est peut-être celle qu'avait remarquée H. Parmentier en 1911 : la présence au bord de la Sé Bang Fai, sur une large surface gréseuse découverte en saison sèche, de « trous régulièrement creusés pour recevoir le pied de poteaux ». Ces excavations dans la roche, la plupart très soignées et de taille relativement importante – l'une d'elles est profonde de 80 cm pour un diamètre de 50 cm environ –, sont surtout marquées par un double alignement qui descend de la berge vers la rivière, ce qui laisse peu de doutes sur la présence ancienne d'un solide appontement. Il ne semble pas que pareil aménagement ait été découvert ailleurs dans la région. Faut-il également l'attribuer à une période khmère du

58. L'emplacement aurait donc été choisi pour sa signification, voire son caractère sacré (l'intersection a pu être perçue comme un point essentiel dans la configuration et la représentation du site), plutôt que comme un repère. Si la jarre se révèle être de facture lao (possibilité évoquée par Chr. Hawixbrock), l'enfouissement du « trésor » ne peut toutefois guère être antérieur au XVI^e siècle, et la seconde option serait donc plus probante.

59. Chr. Hawixbrock, « Rapport de fouilles [à Nong Hua Thong], 29 mars-6 avril 2009 » (document non publié, EFEO). Les objets du trésor n'ont pu être étudiés que très rapidement en 2009 et donneront lieu prochainement à une analyse plus approfondie.

site ? La réponse n'est pas aussi évidente, puisqu'on a retrouvé sur la berge ou à immédiate proximité trois *sema*, dont deux au moins peuvent être rattachés à la culture mône. L'un d'eux fait partie du modèle courant de la stèle portant en bas-relief l'image stylisée du *stūpa* (fig. 36) ; l'autre est une borne octogonale ornée à sa base de pétales de lotus, dont on peut trouver bien d'autres exemples sur la rive droite du Mékong. Le troisième *sema* est d'origine plus incertaine : rapporté, semble-t-il, du lit de la rivière d'où il émergeait en saison sèche, il ressemble à une stèle sans caractéristiques particulières (hormis le cadre moins épais) et pourrait aussi bien relever d'une facture mône que d'une facture khmère. L'état abîmé de la surface de la pierre explique peut-être l'absence de motifs ou d'inscription. Il est possible également que la taille n'ait pas été achevée. Quelques autres petits vestiges sculptés ont également été retrouvés en surface sur le site, comme le fragment d'une pièce en grès qui semble être une *peṣaṇī*. Une prospection rapide des différentes zones enfermées dans la grande enceinte a par ailleurs révélé la présence en plusieurs endroits de briques et de blocs de latérite.

Il est tout à fait certain que l'étude du site de Nong Hua Thong doit prendre en compte la berge opposée de la Sé Bang Fai, située à quelque 140 m à peine (elle appartient à la province de Khammouane, la rivière constituant une frontière administrative). Quelques grands étangs bordés d'épaisses levées de terre y sont visibles autour du village de Ban Sadeu. L'un d'eux, de 80 m de côté environ, est situé pratiquement en face de la zone où se trouvent les traces de l'appontement ; il est axé parallèlement au cours de la rivière et donc également au tracé de la double enceinte rectiligne. Ces étangs sont qualifiés de *saphang*, terme dérivant du vocable khmer *trapeang*. La présence sur la rive droite de la Sé Bang Fai (dans le dernier méandre que forme cette rivière avant de rejoindre le Mékong) d'une large zone géologique de forme circulaire et de couleur rougeâtre, visible en photo satellitaire, a conduit Chr. Hawixbrock à suspecter la présence d'une concentration de fer, métal qui aurait alors pu être exploité.

Le besoin d'en savoir davantage sur l'organisation de ce site au potentiel archéologique très important de Nong Hua Thong a donné lieu à l'élaboration d'un projet de coopération entre une équipe de spécialistes français conduits par M. Santoni et Chr. Hawixbrock et la Direction générale du patrimoine du ministère lao de l'Information et de la Culture. Deux sondages ont été réalisés sur une courte période en 2011. Ils confirment la présence de bâti en brique (assise de mur, pavement) et justifient une poursuite des recherches archéologiques sur ce site qui eut sans doute une très grande importance sur le plan régional.

Ban Mak Nao Tai

Le village de Ban Mak Nao Tai conserve une inscription en langue et écriture lao relativement ancienne pour le Sud-Laos – puisqu'elle semble dater de 1645 –, mais qui présente également un intérêt à cause de son support. Il est possible en effet qu'il s'agisse d'un fragment réutilisé d'une pièce de mobilier culturel khmer, tel qu'un piédestal. Le fait que les parties supérieure et inférieure de l'inscription soient encadrées par des rebords surélevés et rectilignes, même si l'un d'entre eux a été retouché avec du ciment (ce qui a donné l'occasion de tracer trois autres lignes d'un texte moderne), fait suspecter une réappropriation à l'époque lao d'un vestige plus ancien, pratique courante comme le prouvent bien d'autres exemples. Ban Mak Nao est l'un des trois noms employés par Parmentier en 1911 pour le site de Nong Hua Thong.

Un important foyer de culture mône autour du confluent de la Sé Bang Fai : les sites de la rive gauche du Mékong

Nous avons vu qu'en arrivant à la hauteur de Nong Hua Thong, la Sé Bang Fai opère une courbe très nette qui lui fait prendre une direction radicalement opposée. La rivière s'est heurtée là à une forte couche de grès (très visible sur le terrain, car mise à nu sur plusieurs centaines de mètres de la berge) qui fut comme dans bien d'autres sites de l'époque préangkorienne une particularité physique essentielle pour le choix de l'habitat. La photographie satellitaire montre que le cours sud-ouest que suit alors la Sé Bang Fai se situe en fait dans la continuité d'une bande géologique axée de la même façon, dont le départ est situé à une quarantaine de kilomètres au nord-est de Nong Hua Thong⁶⁰. C'est dans cet espace, à un peu plus d'une dizaine de kilomètres du lieu de découverte du « trésor », que se situent trois villages qui ont révélé une très grande concentration de vestiges môns. Nous verrons qu'ils ne représentent pourtant qu'une partie, qu'on pourrait qualifier de « pôle oriental », d'un important foyer de civilisation qui était aussi constitué par des sites placés autour du confluent de la Sé Bang Fai, mais sur la rive droite du Mékong (Thaïlande), formant un « pôle occidental ». La distance maximale entre ces deux pôles, c'est-à-dire entre les sites les plus opposés, n'est que de 33 km. On se rend compte par ailleurs, en positionnant l'ensemble de ces sites môns des deux rives à l'intérieur d'un même cercle (les plus éloignés formant les limites), que le rayon de ce dernier ne dépasse pas 17 km et que son centre, à 2 km près, correspond à l'emplacement de Nong Hua Thong. Ce foyer est tout à fait comparable à d'autres centres de la culture mône du nord-est de la Thaïlande répartis dans des régions parfois fort éloignées comme les provinces de Chayaphum et de Loei. La plaine de Vientiane offre également un exemple de ce type de groupement.

Ban Kang

Ban Kang est le village le plus éloigné de Nong Hua Thong (15 km). Le 15 janvier 2009 ont été retrouvés fortuitement en bordure d'une rizière plusieurs fragments de *sema* avec image de *stūpa*. L'un de ces *sema* est restituable de façon complète, car il n'est cassé qu'en deux morceaux – la base ayant été séparée de la partie sculptée (fig. 37). Avec ses 2,92 m de hauteur et ses 79 cm de largeur, il est, après le *sema* de Ban Tak Daet, le plus grand vestige de ce type retrouvé au Laos. Ces pièces n'étaient pas isolées, car un petit édifice construit à 500 m du lieu de la découverte abrite au moins sept autres *sema* avec image du *stūpa*, dont quatre complets, trouvés également dans une rizière en 1993 (fig. 38). Trois de ces pièces sont très grandes, et l'une d'elles correspond au type du pilier à plusieurs faces – le modèle est ici hexagonal – qui est très répandu dans certains sites de la rive droite (cf. *infra*). Le domaine de Ban Kang peut donc être considéré comme un site exceptionnel, prouvant que l'extension de la culture mône sur la rive gauche pouvait être marquée par des productions de la plus grande qualité.

60. La photographie satellitaire révèle une configuration géographique tout à fait particulière, car marquée par des continuités physiques qui semblent enfermer cette région dans une sorte de triangle rectangle formé de façon naturelle. Le grand côté (pas vraiment rectiligne, il est vrai) de ce triangle serait alors constitué par le cours du Mékong orienté vers le sud – alors que ses deux petits côtés perpendiculaires, tous deux longs de 56 km environ, rejoignent le fleuve un peu en amont de Tha Khaek pour l'un – et un peu en aval du confluent de la Sé Bang Fai pour l'autre. Les habitants du chef-lieu de la province de Khammouane ont qualifié de « mur des géants » la partie la plus septentrionale de cette ligne géologique, dont l'aspect est à certains endroits tout à fait saisissant.

Ban Na Moang

Jusqu'à récemment, un site en bordure du village de Ban Na Moang montrait des *sema* couchés sur le sol et en grande partie enterrés, épars, en différents points éloignés de plusieurs mètres. Tous ont été excavés et sont maintenant placés dans un abri construit pour l'occasion. Onze de ces pièces au moins portent l'image du *stūpa*. Six sont assez hauts (taille d'un homme), mais de dimensions tout de même moindres que les grands *sema* de Ban Kang. Ils sont également de facture plus simple.

Ban Sikhai

Le Vat That Nimit de Ban Sikhai conserve six (ou sept) *sema* avec image du *stūpa*, qui ont été découverts le 16 juillet 2000. Leur taille n'est pas aussi importante que celle des vestiges trouvés dans les deux autres villages (le plus haut mesure 160 cm), mais la facture est tout de même un peu meilleure que celle des *sema* de Ban Na Moang. Trois kilomètres à peine séparent le Vat That Nimit des *sema* de Ban Kang.

Face au confluent de la Sé Bang Fai, les sites môns du pôle occidental (Thaïlande)

Bien que le cadre géographique de la présente étude concerne le Laos dans ses frontières modernes, il est ici nécessaire – si l'on veut mieux comprendre le caractère particulier des sites môns du bassin inférieur de la Sé Bang Fai – de s'attarder un peu sur les sites jumeaux du territoire thaïlandais qui font face au confluent. Les villages de Ban Lak Sila, Ban Fang Deng, Ban Saphang Thong et Ban Don Ngam encadrent sur la rive droite du Mékong (province de Nakhon Phanom) ce confluent, puisque le premier est situé à 7,5 km en amont et le dernier à 8,5 km en aval.

Le temple de Ban Lak Sila conserve un grand *sema* (hauteur : 122 cm, largeur : 72 cm) portant sur ses deux faces l'image assez érodée du *stūpa*. Il existe peut-être un rapport entre ce vestige et le grand étang bordé de levées de terre qui se trouve à 150 m à l'ouest du temple. Le sanctuaire de Ban Fang Deng est entouré par cinq *sema* môns. Les quatre plus grands mesurent de 122 cm à 140 cm de hauteur et de 70 à 80 cm de largeur. C'est le site le plus éloigné du Mékong (6 km à l'intérieur des terres). Le sanctuaire de Ban Saphang Thong est entouré par huit *sema* môns qui ont été placés à une époque récente aux points cardinaux et subcardinaux. Sur le plus grand, d'une hauteur de 140 cm et d'une largeur de 60 cm, l'image du *stūpa* est associée au motif du *kumbha*. À proximité de Ban Um Mao – Na Ngam, dans une rizière, à 5,8 km à l'ouest du Mékong, sont plantés dans le sol cinq *sema*, dont quatre portent l'image du *stūpa*.

Le That Phanom

Le site le plus important de toute cette région est cependant sans conteste le That Phanom, qui se trouve juste en face du confluent de la Sé Bang Fai et autour duquel les autres sites ont probablement été organisés. Ce monument est l'un des plus célèbres de la Thaïlande. Il jouit également d'une haute réputation au Laos et la vénération dont il fait l'objet de la part des populations lao est attestée depuis le ^{xvi}^e siècle au moins. À l'instar du That In Hang et du That Phon, il a gardé la forme initiale d'une tour carrée à étages que des restaurations et des ajouts postérieurs ont transformée en *stūpa*. H. Parmentier se demande à son propos s'il ne s'agit pas de la « copie postérieure d'un *prasat* khmèr préangkorien, aménagé en *that* par l'addition de superstructures laotiennes »⁶¹. Mais il ne

61. H. Parmentier, *L'art du Laos*, op. cit., p. 137.

peut concevoir qu'il puisse s'agir d'une construction copiée sur le That In Hang (monument préangkorien le plus proche) et il ne cesse de reconnaître, dans les motifs décoratifs qui ornaient encore en 1911 le monument (celui-ci s'est effondré en 1975 et a été complètement reconstruit), des éléments liés aux arts khmers anciens qui tendent à prouver l'identité initiale du sanctuaire. Le site lui-même, que H. Parmentier n'avait pu prendre le temps d'étudier, est marqué par la présence de plusieurs pièces d'eau rectangulaires dont l'une (220 m sur 160 m) est placée directement à l'est du sanctuaire. D'autres étangs, parfois plus grands (une surface constituée d'un bassin séparé en deux par une longue bande centrale mesure 600 m sur 160 m, d'orientation N-S) sont parallèles au Mékong.

Lors de son passage au début du ^{xx}^e siècle, H. Parmentier n'avait pas vraiment relevé, en dehors des formes que montrait le monument, de vestiges anciens comme cela avait été le cas au That In Hang et au That Phon. Une visite à l'heure actuelle permet toutefois d'identifier immédiatement des blocs de pierre travaillés qui sont à mettre en rapport avec les pièces que nous venons de mentionner pour les sites proches. Leur provenance est incertaine : ont-elles été rapportées au That Phnom au moment où celui-ci était reconstruit, ou sont-elles issues du site ? Quelques-unes ont pu être révélées suite au dégagement même du monument, qui les aurait alors couvertes pendant plusieurs siècles. Ces vestiges sont de deux types et procèdent de deux cultures :

1) À l'extérieur du mur qui entoure le périmètre proprement sacré du sanctuaire, dans son angle nord-est, est figé dans une base de béton un grand *sema* octogonal de 2,15 m de haut. Sur le côté d'une terrasse placée à l'est du reliquaire, est planté par ailleurs dans le sol un *sema* à quatre faces dont chacune porte l'image du *stūpa* – ce qui constitue un modèle rare. Près de l'angle sud-est du mur d'enceinte, un autre *sema* octogonal, haut de 2,08 m, est également planté dans une base de béton. Du côté de l'angle sud-ouest se trouve un nouveau grand *sema*, plus fin et de forme plus ovale (il semble avoir été octogonal à l'origine), qui est attaché à un arbre. Le dernier angle (nord-ouest) est marqué par un quatrième *sema*, très haut et encore une fois octogonal. Parmi les grands vestiges en grès conservés à l'extérieur du musée du site, on trouve encore un *sema* avec cadre moins épais que la partie centrale, sans image du *stūpa* ; un *sema* assez semblable au précédent, mais qui porte une inscription lao (le matériau a probablement été réutilisé) ; un autre *sema* du même type, mais dont la surface est très abîmée ; un *sema* avec image du *stūpa*, aux deux bords très échancrés. Les *sema* octogonaux sont qualifiés de *sao-inthakhila*, et de petites pancartes les déclarent originaires de quatre villes indiennes, au début de l'ère bouddhique. Les éléments de la légende sont ici présentés comme des événements historiques. Si tous ces vestiges n'appartinrent pas dès le début au site du That Phnom, ils furent en tout cas découverts à proximité, sur des emplacements de culture mène. Les trois types de *sema* qu'on vient de relever (grand pilier octogonal, *sema* avec image du *stūpa*, *sema* sans *stūpa* mais avec rebord) ont été retrouvés également à Nong Hua Thong.

2) En dehors des vestiges môns sont placées, dans la partie extérieure du musée, de lourdes pièces en grès, à la surface plate et aux arêtes angulaires. On remarque en particulier un fragment (une moitié ?) de grosse dalle parallélépipédique avec tenon qui est probablement un piédroit, de 106 cm de hauteur (120 cm avec le tenon), 87 cm de largeur et 27 cm d'épaisseur. Ces vestiges d'éléments d'architecture, probablement de facture khmère, pouvaient appartenir au corps initial du monument. On ne sait trop que penser par ailleurs de deux lions en pierre de facture assez grossière qui ont été placés à côté des *sema* octogonaux.

La présence sur le même site de deux types de vestiges appartenant apparemment à deux cultures distinctes, mène et khmère (préangkorienne ?), est un élément important

qui permet d'établir un lien plus étroit entre le That Phanom et Nong Hua Thong. Ce type de mélange est cependant relativement fréquent dans les sites archéologiques du nord-est de la Thaïlande, y compris dans les provinces proches de Sakorn Nakhon, Udon Thani et Nong Khai. On avait également remarqué ce trait autour du That Phon, et on le retrouvera encore plus haut au Laos, jusqu'à Vientiane. Il nous reste à établir un lien entre ces sites proches du confluent de la Sé Bang Fai et des traces d'occupation ancienne qu'on reconnaît un peu plus en amont.

VII. Les terres basses entre Nam Ngum et Sé Bang Fai

En amont du confluent de la Sé Bang Fai, la surface occupée par des terres basses se réduit considérablement et il faut attendre de dépasser le confluent de la Nam Ngum, à plus de 400 km en remontant le fleuve, pour retrouver autour de Vientiane une large plaine qui rappelle celle de Savannakhet. La rive gauche, barrée presque partout par d'importants massifs montagneux, ne semble cependant pas avoir été beaucoup moins habitée que la rive droite qui, bien que largement dégagée, n'a pas laissé non plus beaucoup de traces anciennes d'occupation. Les sites présumés khmers et môns sont rares dans tout cet espace riverain du Mékong. Quelques-uns retiendront cependant notre attention.

Ban Xieng Vang

Ban Xieng Vang est un nom que partagent trois villages voisins : Ban Xieng Vang Tha, Ban Xieng Vang Nua et Ban Xieng Vang Thong. Les deux premiers sont riverains du Mékong tandis que le troisième, un peu plus au sud, est situé à 2 km du fleuve. Ces trois villages présentent chacun des vestiges matériels qui font croire à une occupation ancienne de cet espace. Le nom même de Xieng Vang – dont le premier terme désigne une « ville » et le second (à condition de rendre la voyelle brève) pourrait être mis en rapport avec un palais ou un bassin – n'est pas anodin et pourrait conserver le souvenir de l'importance passée de cet espace.

Ban Xieng Vang Tha abrite une église et une école catholique, sur le terrain desquelles a été longtemps visible de tous – car elle servait de marche d'entrée au portail principal – une grande dalle parallélépipédique de près de 2 m de longueur, 71 cm de largeur et 16 cm d'épaisseur (fig. 39). Ce bloc de grès aux surfaces planes est maintenant conservé dans le musée de Tha Khaek, en raison des quelques lignes d'écriture lao qui sont gravées sur sa partie supérieure⁶². Mais cette inscription ne couvre qu'un tiers à peine du support, et on comprend rapidement que celui-ci n'a pas été façonné à l'origine pour la gravure d'un texte (d'ailleurs peu soigné). L'examen des petits côtés supérieur et inférieur de la dalle confirme cette conclusion, puisqu'il révèle les traces de tenons rectangulaires de bonne taille qui ont été bûchés de façon à obtenir des tranches plates. Le vestige est donc probablement un piédroit de monument khmer réutilisé à l'époque lao.

Ban Xieng Vang Nua, à quelques centaines de mètres en amont du précédent village, conserve encore sur un terrain en friche des petits blocs de latérite et des fragments de

62. L'inscription n'a suscité jusqu'à présent qu'un intérêt très relatif – à tort, car la date qu'elle porte indique la fin du ^{xiv}^e siècle (1386 ?), ce qui en ferait la plus vieille inscription en langue lao ! Une étude plus poussée permettra de vérifier la plausibilité de cette datation, sachant que plusieurs incohérences dans les données calendaires ont déjà été relevées. De par son lieu de provenance et de par son ancienneté présumée, cette inscription est en tout cas à mettre en relation avec celle qui est aujourd'hui scellée devant le That Sikhhot (cf. *infra*).

briques, ainsi que la partie inférieure (base et jambes) d'un Buddha de pierre assis, de facture assez simple, mais qui semble être d'époque mène ou khmère.

La spécificité de Ban Xieng Vang Thong, en retrait du fleuve, est surtout mise en évidence par la photographie aérienne. Les particularités remarquées bien souvent dans d'autres endroits des provinces de Saravane et de Savannakhet – comme les ceintures végétales de zones d'habitat, ainsi que la présence d'espaces entourés par des levées de terre – sont ici bien plus visibles et procèdent d'aménagements qu'on peut comparer à ceux de Nong Hua Thong, qui n'est d'ailleurs éloigné que de 20 km. La structure la plus remarquable est une double levée de terre, axée est-ouest, qui est rectiligne et continue sur 750 m. Les deux levées de terre sont parallèles et distantes l'une de l'autre de 50 m environ. En deux endroits, à 250 m et à 500 m de leur extrémité occidentale (ou de celle qui lui est opposée), des levées de terre presque perpendiculaires les relient entre elles, créant à l'intérieur de cette ceinture trois espaces clos de surface équivalente. Sur le côté oriental, la levée nord se prolonge sur 250 m en direction du nord-est et rejoint le Huay Peuay, un petit cours d'eau qui provient d'une zone de mangrove – elle-même issue d'un bras mort de la Sé Bang Fai, à 4 km seulement au sud. Il est probable que la double levée de terre enfermait ainsi un espace irrigué par l'eau du ruisseau, celle-ci trouvant un passage dans les deux compartiments occidentaux par le moyen de brèches qui n'ont pu être encore identifiées. Cette irrigation se prolongeait d'ailleurs plus à l'ouest, car la double levée de terre aboutit de ce côté à un vaste espace vaguement circulaire cerné par une ligne végétale d'épaisseur inégale. À l'intérieur de cet espace, mais également au nord de la double levée (et donc à proximité plus immédiate du Huay Peuay), apparaissent les restes d'au moins six grands étangs rectangulaires entourés par des levées de terre, et même d'un espace de 580 m sur 220 m qui semble lui aussi avoir été fermé. Si les habitants du village évoquent des trouvailles de petits objets en métal (qui n'ont pu être vus), une prospection rapide de surface ne montre pourtant rien d'autre que quelques fragments de céramique et de briques d'époque indéterminée.

Toute cette partie méridionale de la province de Khammouane, qui correspond encore au bassin inférieur de la Sé Bang Fai (rive droite), montre en photographie aérienne un certain nombre d'autres zones ayant des aspects similaires à ceux relevés à Ban Xieng Vang. En dehors de quelques villages où sont concentrés des blocs de latérite, aucun vestige véritablement significatif d'une présence mène ou khmère n'a cependant encore été signalé.

Le That Sikhot

Lorsqu'il étudia en 1911 quelques ruines de temples lao du « muang kao » (l'ancienne ville), situé à quelques kilomètres en aval de Tha Khaek, autour du That Sikhot, H. Parmentier ne semble avoir identifié aucun témoignage archéologique appartenant au monde khmer. Il fallut pour cela attendre 1923 avec des renseignements sur le site fournis par Charles Batteur pour la chronique du *BEFEO* : « Cependant j'ai trouvé parmi eux [il s'agit des vestiges] des pierres sculptées semblant appartenir à l'art khmère. Ce sont deux pièces d'accent d'angle, en grès gris, de 0,40 [m] de côté et 0,90 [m] de hauteur, comportant un décor à cinq têtes de naga. Ces pièces sont symétriques. L'une était debout, l'autre sur le côté, mais toutes deux à peine enterrées. [...] enfin, à l'intérieur et sensiblement au centre d'un éboulis de petit stûpa (?) en briques, qui paraît avoir été fouillé, et à un niveau inférieur à ce qui paraît être la base extérieure de l'édifice, j'ai constaté la présence d'une pièce en grès, ressemblant à un linteau, dont la partie apparente, polie, mesure environ 0,70 [m] de longueur et 0,40 [m] de hauteur, le reste étant encastré dans la maçonnerie de

briques »⁶³. Cette note trouve un court complément à propos des pièces d'accent d'angle dans un commentaire publié dans la chronique du *BEFEO* de 1929 : « Mlle Karpelès a reconnu des pierres d'angle en grès rosé, dont le motif décoratif représente des têtes de naga de l'art khmèr le plus pur »⁶⁴. H. Parmentier revient à son tour, deux ans plus tard, sur ces pièces qu'il n'avait manifestement découvertes qu'en 1927 :

« On voit au Commissariat de T'a Khêk, données comme provenant de la pagode principale du vieux centre voisin de Lakhon Kau, plus souvent appelé aujourd'hui Muong Kau (le vieux Muong), deux antéfixes khmères et une stèle laotienne. Les antéfixes sont du type à naga encadré par un arc multilobé ; chaque face présente trois têtes et un motif de rinceaux remplaçant une dernière tête ; l'arc est entouré de feuilles rampantes qui le ramènent à la forme d'une ogive simple ; de la tête principale tombe une guirlande qui s'épanouit en bas. L'une, dont j'ai pris un croquis sommaire, mesure 1,07 m ; l'autre est plus grande (1,27 m), mais est brisée en deux morceaux. Ce type d'antéfixes semble pouvoir être rapporté, dans l'état actuel de nos connaissances sur l'art khmèr, au XI^e siècle de notre ère. Auprès de la pagode même dont ces pièces sont censées venir, je n'ai vu, ni lors de mon premier voyage en 1911 ou 1912, ni dans la visite que j'en ai faite avec l'administrateur actuel, M. Grossin, aucun vestige d'un monument khmèr et cependant la dimension de ces antéfixes indiquerait un temple important dont même, s'il avait été construit en briques, devrait subsister un tertre de décombres considérables »⁶⁵.

Les trois éléments subsistants de deux antéfixes que signale l'architecte sont visibles sur une photographie anonyme des archives de l'EFEQ qu'il faut probablement attribuer à Ch. Bateur, car elle semble provenir du fonds où se trouve un cliché montrant manifestement le supposé linteau mentionné plus haut. H. Parmentier n'eut sans doute plus l'occasion de vérifier ce dernier détail. Par contre, il livre la première description d'un autre vestige ramené au commissariat :

« C'est une grande dalle en accolade de section un peu spéciale ; sur la face antérieure, un cadre d'un joli motif avec, au sommet, un élément en amande, vient se terminer par des naga qui n'ont nullement le caractère khmèr. Au-dessous, assez bas, est le cercle astronomique habituel. Une inscription suit le décor à l'intérieur et 4 lignes de grands caractères remplissent l'intervalle entre l'arc de décor et le cercle astronomique ; puis, plus nettes et plus régulières à droite, se voient au-dessous 22 lignes qui vont en se réduisant vers le bas comme grandeur de caractères. En arrière, une partie en légère saillie constitue une grande bande verticale occupée par deux (?) inscriptions successives, l'une de 17 lignes, l'autre immédiatement à la suite, de 11 lignes. »⁶⁶

Ces trois vestiges, les deux antéfixes et la stèle, sont aujourd'hui positionnés ensemble devant le That Sikhhot (fig. 40). Leur base a été scellée dans le béton, et il n'est donc plus possible de voir le socle sur lequel reposaient les antéfixes. Il semble bien que la partie brisée de la plus grande (son côté gauche) n'a jamais été remise en place, car elle est absente du vestige dans son état actuel et elle a probablement disparu. Aucune explication n'a pu être apportée pour l'instant aux interrogations de H. Parmentier sur la provenance

63. « Chronique », *BEFEO* 23, 1923, p. 545-546.

64. « Chronique », *BEFEO* 29, 1929, p. 521-522.

65. « Chronique », *BEFEO* 31, 1931, p. 625-626.

66. « Chronique », *BEFEO* 31, 1931, p. 625-626.

de ces antéfixes. Le grand monument recherché n'a pu être retrouvé, et il faut peut-être en conclure que les pièces ont été rapportées. Elles pourraient alors éventuellement être originaires de Sakorn Nakhon, à 72 km au sud-ouest, où se trouvent apparemment les monuments d'époque angkoriennne les plus proches – voire même de Huan Hin, où des antéfixes étaient au sol et qu'il était relativement facile de faire remonter par le fleuve. Mais il reste le bloc de grès qui aurait pu être un linteau – il est difficile de penser qu'une pareille pièce ait pu beaucoup voyager – et surtout le cas très étonnant de la grande stèle. Celle-ci s'avère des plus intéressantes pour deux raisons. D'abord, elle porte une inscription qui, apparemment, est la plus ancienne en langue lao, car des données calendaires indiquent très précisément et très correctement le 17 avril 1494⁶⁷. Ensuite parce que le support même de l'inscription, c'est-à-dire la stèle en grès proprement dite, est très certainement antérieur de plusieurs siècles au texte qu'il porte. Le travail de façonnage de la pierre, technique que les Lao ne maîtrisèrent jamais totalement (au contraire du travail sur les métaux), indique un art dont les Môns pouvaient être capables, mais qui trouve ici plus d'équivalences dans la sculpture de stèles par les Khmers.

Le site du That Sikhot est également marqué par au moins un vestige môn : il s'agit d'un fragment de *sema* sur lequel on distingue une colonne en saillie qui figure un *stūpa* stylisé. Cette pièce est isolée et a pu être rapportée d'un autre endroit. Sa facture très simple conduit toutefois à douter que son lieu d'origine soit éloigné.

Longtemps absent des études sur le passé ancien de l'Asie du Sud-Est continentale, le territoire du Laos commence à révéler un potentiel archéologique jusqu'ici sous-estimé. Les données récoltées ces dernières années dans les provinces méridionales et centrales du pays apportent un premier éclairage sur les mille années qui ont précédé l'apparition du premier grand royaume lao unifié (xiv^e siècle), découvrant du même coup les fondements complexes de l'histoire des terres intérieures. Elles ouvrent surtout des perspectives nouvelles sur la question fondamentale des modalités de la diffusion et de l'implantation de formes culturelles originaires de l'Inde dans le bassin inférieur du Mékong – le Gange de la péninsule indochinoise – au I^{er} et au début du II^e millénaire.

D'abord focalisée sur l'importance des côtes dans le processus de développement de la civilisation, la recherche historique n'a pris conscience que tardivement du rôle primordial des terres continentales dans ce même processus. Encore les études dans ce domaine restent-elles essentiellement celles qui ont été menées par les préhistoriens. Les fouilles effectuées dans des sites de l'âge du bronze et du fer ont montré notamment que le nord-est de la Thaïlande, vaste région située au cœur de la péninsule, avait fait preuve du plus grand dynamisme dans la diffusion des techniques métallurgiques et agricoles, donnant par là même naissance à des formes d'occupation et d'aménagement du sol évoluées, prémices de la division politique de ce territoire en chefferies et en royaumes

67. Cette ancienneté a été perçue récemment, contre toute attente. Pour des raisons liées au processus historique de la diffusion du bouddhisme et de l'écriture en pays lao, les premiers témoignages épigraphiques lithiques étaient, jusqu'il y a peu, tous situés dans les régions septentrionales et ne dépassaient guère une limite située à 50 km en aval de Vientiane. Aucun d'entre eux, par ailleurs, ne portait une date antérieure à 1510. La stèle de Tha Khaek présente alors cette particularité d'être à la fois l'inscription lao la plus ancienne et l'une des plus éloignées du foyer de diffusion de ce type de documents qui est situé au Lan Na, tout en montrant par certaines caractéristiques (la présence du disque horoscopique, originaire de Birmanie) son rattachement à ce foyer.

plus ou moins étendus. Or, ce qui n'est aujourd'hui plus guère reconnaissable dans les études en surface qui sont effectuées en Thaïlande – en raison de la transformation radicale des paysages et de l'urbanisation – est encore décelable au Laos, où les aménagements traditionnels ont très largement subsisté. Si l'archéologie préhistorique et protohistorique y est encore à peine pratiquée, les ressources de la photographie aérienne et satellitaire montrent en tout cas que le potentiel offert aux chercheurs est extrêmement riche et pourrait bien donner aux territoires de la rive gauche du Mékong une importance dans la formation des premières sociétés organisées qu'on était loin de soupçonner.

Les enquêtes de terrain qui ont été menées ces dix dernières années dans les territoires lao situés au-delà du site khmer déjà bien connu de Vat Phu ont permis de recueillir nombre de données qui modifient substantiellement la croyance selon laquelle cet espace aurait été situé en dehors des aires d'expansion atteintes par les civilisations khmère, mône (éventuellement celles d'autres peuples austro-asiatiques dont on n'a pas retrouvé de traces écrites) et peut-être chame. Couvrant une période qu'on peut situer en gros entre le VI^e et le XIII^e siècle, les vestiges identifiés en surface sont précieux pour la connaissance des phases finales – apogée ou déclin – de ces civilisations, mais également et surtout pour la compréhension de leur développement et celle de leur origine. Pour les Khmers supposés avoir fondé le Zhenla, dont un « site primitif » est placé par certains historiens en amont des chutes de Khone, la mise en évidence d'une extension de la culture préangkorienne jusque dans les régions centrales du Laos est en particulier susceptible de renouveler notre approche.

Les données exposées ici étant le résultat d'investigations menées de façon systématique sur un vaste territoire, leur description n'a pu être effectuée sans un rappel incessant du contexte géographique auquel elles sont associées. La prise de conscience de l'importance du cadre physique – parfois absente des études de monuments isolés – se révèle pleinement lorsqu'il s'agit de comprendre les interactions existant entre des sites proches ou éloignés, que lient des caractéristiques communes. L'utilisation constante de l'imagerie satellitaire, en particulier, a grandement amélioré la perception que le contact avec le terrain produit déjà. Elle a permis une meilleure compréhension de la logique de l'implantation des zones d'occupation et d'aménagement ; elle s'est avérée également très utile dans les efforts qui ont été faits pour essayer de resituer les étapes de l'expansion géographique des cultures indianisées. Ces dernières ont été classées provisoirement dans trois des grands ensembles culturels attestés dans l'intérieur de la péninsule indochinoise – préangkorien, môn et angkorien –, bien qu'ils désignent des réalités variées et que leurs contours soient souvent peu précis. D'un point de vue purement géographique, ces trois aires culturelles se recoupent d'ailleurs fréquemment au Laos, voire même se confondent pour certains sites. Elles sont toutefois très loin de s'étendre sur la totalité des configurations physiques qui caractérisent le pays, puisque si les enquêtes ont été menées sans *a priori* dans tous les districts des provinces méridionales et centrales, les témoignages de sociétés indianisées n'ont toutefois été retrouvés que dans les basses terres, au surplus bien irriguées. Comme bien souvent ailleurs, la montagne, même lorsqu'elle présente un sens particulier dans les croyances, ne montre pas de signes d'occupation. Elle apparaît au contraire comme un espace en marge où sont installées des populations peu nombreuses que la difficulté de communication rend moins réceptives aux innovations. Il s'est rapidement avéré évident, au regard de la localisation des données sur une carte, que leur classification en fonction des bassins hydrographiques était de loin le meilleur moyen de leur donner un sens et de fournir une explication à leur présence.

La province d'Attopeu présente un ensemble géographiquement cohérent d'une dizaine de sites, tous situés sur berge. C'est à l'évidence le riche réseau de rivières (Sé Kong, Sé Kaman, Sé Su) qui a commandé le choix de ces installations. Les distances qui les séparent sont très variables lorsqu'elles sont calculées par la voie de terre (plus directe), mais elles

sont à peu près équivalentes – autour de 20 km – quand c'est la voie d'eau qui est prise en compte. Les sites importants sont toujours positionnés dans un coude – particulièrement à l'endroit où le courant a attaqué la berge, mettant à nu des espaliers de grès qui forment alors des débarcadères naturels. Les découvertes d'éléments architecturaux faites à Ban Khum Kham, Ban Sok/Ban Sapoan, Ban Sakhè, Ban Sékaman Nua et à Up-mung Sé Su attestent en ces endroits la présence de sanctuaires préangkoriens. La présence d'édifices n'est qu'hypothétique à Ban Vat That et à Ban Tatkum, car les témoignages découverts y ont peut-être été apportés d'ailleurs. Les caractéristiques stylistiques de certains vestiges (en particulier les linteaux) indiquent que cet ensemble de sites a été constitué durant le troisième quart du premier millénaire et qu'il a sans doute été abandonné par la suite, tout au moins jusqu'à l'arrivée des Lao dans la seconde moitié du second millénaire. Les vestiges sont apparemment moins anciens que ceux qui ont été retrouvés dans la province de Champassak, et il n'est pas sûr que le bassin de la Sé Kong ait fait partie des territoires contrôlés par Citrasena/Mahendravarman. Bien qu'étroitement lié au site de Vat Phu, celui-ci semble avoir préféré les régions plus occidentales, sur la rive droite du Mékong, où ses inscriptions sont pour la plupart dispersées. Il est par contre possible que son frère Bhavavarman se soit davantage intéressé à cet espace riche en ressources naturelles et en contact direct avec les importants sites préangkoriens de Stung Treng et Thala Borivat (confluent de la Sékong et du Mékong), où certains ont d'ailleurs placé la capitale Bhavapura. Durant une certaine période, la Sé Kong et ses affluents auraient pu alors constituer pour les Khmers les principales voies d'échanges avec le monde cham.

S'il semble acquis qu'à l'époque angkoriennne Vat Phu n'était plus que l'aboutissement d'une des routes dirigées vers le nord – il faut remonter le Mékong sur plus de 200 km pour retrouver sur ses rives un édifice postérieur au ^xe siècle – ce site est loin d'avoir cette position marginale à l'époque préangkoriennne. Les témoignages retrouvés dans la province de Champassak montraient déjà que la ville ancienne placée au pied du Liṅgaparvata était entourée par des sites de la même période, tous situés sur les berges ou à proximité du Mékong, depuis Khone au sud jusqu'au confluent de la Sé Mun au nord. Les découvertes faites récemment prouvent qu'il existait en fait une présence continue de sites religieux sur la rive gauche du Mékong (cette continuité n'est pas avérée sur la rive thaïlandaise) jusqu'à une limite septentrionale qu'il faudra peut-être fixer au confluent de la Sé Bang Fai, à quelque 300 km en amont de Vat Phu. Au nord des chutes de Khone qui marquent la frontière méridionale du Laos, le premier grand affluent de gauche du Mékong est la Sé Don, dont le cours final est longtemps parallèle (direction nord-sud) à celui du grand fleuve, qui se taille péniblement un passage dans les roches lorsqu'il traverse l'actuelle province de Saravane. C'est donc logiquement dans le bassin inférieur de cet affluent, large corridor par lequel s'opère une continuité entre les terres basses de la province de Champassak et la grande plaine de Savannakhet, que des sites anciens ont été découverts. Des monuments préangkoriens y ont été édifiés, mais leur présence n'est plus attestée que par des éléments architecturaux en grès (montants, traverses), du mobilier cultuel (cuves à ablutions, *liṅga*), des aménagements (bassins), voire par certains objets de la vie quotidienne (*peṣaṇī*). Quelques dizaines de kilomètres à peine séparent ces sites du confluent de la Sé Mun, au sud-ouest, où des inscriptions de Citrasena ont été retrouvées.

Les sites préangkoriens du bassin de la Sé Don sont très certainement liés à ceux qui bordent les grands affluents de gauche du Mékong dans la province de Savannakhet, auxquels le corridor de Lakhon Pheng conduit naturellement. Des restes d'édifices, dont une inscription prouve l'ancienneté, ont été retrouvés à proximité des rives de la Sé Bang Hieng. Là encore, les espaces sont aménagés avec la présence de bassins et de levées de

terre. Ce sont toutefois deux tours (That Phon, That In Hang), dont le noyau initial a été préservé, qui démontrent le mieux l'expansion jusqu'à cette région septentrionale des traditions architecturales khmères les plus anciennes. Ces structures avaient été repérées dès 1911 par H. Parmentier, mais leur présence prend aujourd'hui davantage de sens avec une connaissance plus complète du patrimoine archéologique de la région. Elles s'inscrivent aisément dans un réseau de sanctuaires peu distants les uns des autres qui bordaient le Mékong ou se trouvaient dans sa proximité immédiate. Il faut assurément inclure parmi ceux-ci deux sites proches du confluent de la Sé Bang Fai : That Phanom, sur la rive droite du Mékong, où un important reliquaire lao écroulé en 1975 (aujourd'hui reconstruit) couvrirait très certainement un ancien *prasat* khmer ; et le large site aménagé de Nong Hua Thong, dont le potentiel archéologique commence seulement à être révélé, mais où trois inscriptions préangkorienues ont déjà été retrouvées. Il est possible que dans cette vaste plaine de Savannakhet des structures anciennes aient également été érigées jusqu'au pied de la cordillère Annamitique, donc très loin du fleuve. Du matériel cultuel manifestement khmer a été découvert dans le petit bassin de la Sé Thamoak, sur un axe où semblent avoir également transité les métaux. Il est toutefois difficile de dater les sites. Rien ne laisse pour l'instant penser que l'espace khmer préangkorien ait dépassé au nord le 16^e parallèle, aucun vestige caractéristique de cette période n'ayant en effet été retrouvé au-delà de cette limite.

Des objets datant du premier millénaire et procédant également de formes culturelles indiennes ont pourtant bien atteint la plaine de Vientiane. Ils appartiennent à une autre grande culture régionale – celle qui est associée aux Môns et dont l'aire d'expansion correspond en gros à l'espace physiquement bien délimité que constitue le nord-est de la Thaïlande, ainsi qu'à une partie des terres basses du Laos qui le prolongent sur la rive gauche du Mékong. Laissant pour l'instant de côté la région très riche en vestiges archéologiques de l'actuelle capitale du Laos (cf. l'étude à paraître dans une prochaine livraison) – nous nous sommes concentrés ici sur les découvertes faites dans les terres méridionales. Les sites procédant de la culture môn sont facilement identifiables par la présence de *sema* bouddhiques gravés d'une image stylisée de *stūpa*. Une soixantaine de ces témoignages caractéristiques, complets ou fragmentaires, ont pour l'instant été découverts dans des sites qu'on peut regrouper en quatre ensembles géographiquement bien circonscrits, et dont chacun laisse apparaître une correspondance avec un groupe situé sur la rive droite du Mékong.

On sait qu'en dehors du plateau de Khorat des *sema* ornés du *stūpa* ont été découverts dans une région aussi excentrique que le massif des Kulen au Cambodge. La situation est toutefois exceptionnelle et difficile à expliquer : ce type de vestiges est en effet déjà rare aux abords de la façade septentrionale des Dangrêks, où les témoignages khmers sont par contre nombreux. La configuration archéologique est assez semblable au Laos, puisque la limite méridionale des *sema* n'atteint pas la province de Champassak, très riche en vestiges khmers, ni même le bassin de la Sé Don. Ban Na Pha Bang, proche du Mékong et positionné à l'entrée du corridor de Lakhon Pheng (province de Saravane), est le lieu rassemblant des stèles bouddhiques qui se situe le plus au sud sur la rive gauche du fleuve, où il est d'ailleurs relativement isolé. Il est toutefois certain que par les caractéristiques stylistiques de ses sculptures et la configuration physique du territoire, ce site appartient à un ensemble organisé de sanctuaires dont le centre se trouve dans la province thaïlandaise voisine d'Amnat Chareun. À ce groupe peut être relié un autre ensemble du Laos, placé à quelques dizaines de kilomètres au nord de Ban Na

Pha Bang, mais également proche du Mékong. Le processus historique qui a conduit à la formation de sites bien dotés en *sema*, tels Ban Phumma Chedi et Ban Tak Daet, paraît cependant plus complexe. L'ensemble a probablement bénéficié de l'influence de Muang Fa Daet, reconnu comme l'un des centres les plus importants de la diffusion de la culture mône en Thaïlande, qui était facilement accessible par une route de terre. Mais son existence s'explique sans doute davantage par sa très grande proximité avec le monument préangkorien de That Phon, dont le rôle dut être déterminant, ne serait-ce que par la population qui fut nécessairement regroupée autour de lui. Une situation similaire semble avoir existé au confluent de la Sé Bang Fai où nous avons vu que la présence de vestiges préangkoriens est attestée, à Nong Hua Thong et au That Phanom. Si plusieurs *sema* ont également été retrouvés sur ces deux sites, d'autres, plus nombreux encore, ont été exhumés dans leurs environs immédiats, prouvant l'importance historique de cet espace. Cette apparente mixité de cultures a touché des régions plus orientales, puisqu'à côté du matériel cultuel khmer identifié dans le bassin oriental de la Sé Thamoak ont été découverts de nouveaux *sema*.

Dans l'état actuel de nos connaissances sur la situation politique et culturelle de la vallée moyenne du Mékong dans la seconde moitié du premier millénaire, il est difficile de donner une datation précise à l'ensemble de ces vestiges. Les monuments préangkoriens sont *a priori* antérieurs au VIII^e siècle et ils ont donc précédé les aménagements avec *sema*, qui paraissent d'ailleurs avoir été constitués autour d'eux. Les *sema* du nord-est de la Thaïlande ont surtout été produits entre le VIII^e et le X^e siècle, mais certaines régions révèlent des exemples qui pourraient remonter au VII^e siècle – voire plus tôt encore. L'hypothèse d'une simultanéité dans le temps de la production des matériaux que nous associons aux Khmers et aux Môns ne saurait donc être écartée. Il nous faut par ailleurs rester prudents sur la question de l'appartenance ethnique des populations qui habitaient à cette époque ancienne les terres basses du Centre et du Sud-Laos. Si dans de rares cas l'usage d'une langue est attesté par des sources épigraphiques (le khmer à Nong Hua Thong, le môn dans la plaine de Vientiane), les qualificatifs « khmer » et « môn » ne peuvent être utilisés d'une façon stricte, et servent surtout à désigner des pratiques cultuelles et des types de production liés à des aires culturelles différentes, sans que l'identité précise des populations concernées puisse être véritablement déterminée.

La recherche sur l'expansion de la culture angkorienne au Laos s'est jusqu'à présent limitée aux ruines grandioses des monuments de Vat Phu, très tôt décrites et analysées. Elle a à peu près ignoré les édifices et les aménagements de la même époque construits en aval du complexe sacré (notamment ceux qui jalonnent la voie menant à la capitale), et plus encore les témoignages de cette culture situés en amont. Il est vrai qu'il faut les chercher fort haut, dans les provinces de Savannakhet et de Khammouane, avec des édifices qui appartenaient probablement à un réseau de communication différent de celui de Vat Phu, puisque le Mékong n'y était pas forcément l'axe dominant.

C'est sur la berge du grand fleuve que se trouve toutefois le temple de Huan Hin, « arrêté en pleine construction » (H. Parmentier), mais que des travaux futurs permettront sans doute de dater précisément, notamment par les caractéristiques stylistiques des antéfixes en *nāga* qui ont subsisté. L'état inachevé de la construction doit être rangé parmi les éléments qui marginalisent ce monument. Il est orienté contre l'ordinaire vers l'ouest (le Mékong) et il apparaît surtout comme singulièrement isolé dans l'espace khmer angkorien. Aucun monument khmer ne peut lui être associé dans la province d'Amnat Chareun qui lui fait face sur l'autre rive du Mékong, ni même dans les parties voisines des provinces thaïlandaises de Mukdahan et d'Ubon Rachathani. Il paraît également bien difficile de le

mettre en rapport avec les nombreux temples qui ont été construits dans le bassin de la rivière Mun, et il faudra plutôt chercher des correspondances avec les édifices très septentrionaux et d'époque tardive des provinces de Sakorn Nakhon et d'Udon Thani. Huan Hin pourrait donc bien être un sanctuaire construit sur une route secondaire transversale, dont le rôle aurait surtout été de relier les derniers espaces conquis sur la face occidentale de l'empire khmer à la vaste plaine orientale de Savannakhet. La dynamique vers l'est, c'est-à-dire vers la cordillère Annamitique, pourrait alors être marquée par un ensemble de sites positionnés en retrait de Huan Hin et formant entre eux un nouvel axe, parallèle au Mékong. Le petit sanctuaire de That Khu et l'aménagement ordonné de Ban Na Kathang pourraient en particulier témoigner d'une occupation importante de ce territoire, dont des vestiges paraissent indiquer qu'il était contrôlé sous le règne de Jayavarman VII. Ces sites se situent sur la route qui, *via* les petits bassins de la Sé Thamoak et de la Sé Pon, donnait facilement accès au Centre-Vietnam. Sur le Mékong encore une fois, mais beaucoup plus en amont, dans l'actuelle province de Savannakhet, le vieux monument lao du That Sikhhot peut recouvrir une structure khmère, puisque des éléments d'architecture angkorienne ont été retrouvés dans ses environs immédiats. Il serait alors à mettre en rapport avec les monuments khmers de Sakorn Nakhon qui appartiennent au même espace physiquement bien délimité, auquel la plaine de Vientiane était elle-même reliée. Avec cette dernière, nous atteignons la région la plus septentrionale que les Khmers aient semble-t-il jamais contrôlée.

Fig. 1 : B. Kum Kham : traverse de porte (cliché M. Lorrillard).

Fig. 2 : B. Sakhè : linteau (cliché M. Lorrillard).

Fig. 3 : plan schématique de Up-mung Sé Su (plan P. Pichard).

Fig. 4 : Up-mung Sé Su : stèle ou marche en accolade (cliché M. Lorrillard).

Fig. 5 : B. Fang Deng : linteau avec Garuda, état en 2009 (cliché M. Lorrillard).

Fig. 6 : linteau avec Garuda, état en 1903 (cliché EFEO).

Fig. 7 : 2^e linteau provenant de Up-mung Sé Su, 1903, disparu (cliché EFEO).

Fig. 8 : B. Vat That : partie inférieure d'un Buddha assis (cliché M. Lorrillard).

Fig. 9 : B. Tatkum : stèle avec *Trimūrti* (cliché M. Lorrillard).

Fig. 10 : B. Phak Kha : *peṣaṇī* (cliché M. Lorrillard).

▲ Fig. 12 : B. Na Moang Noy : cuve à ablutions et *līṅga* (cliché Phakhanxay, MIC).

◀ Fig. 11 : B. Na Pho : *līṅga* (cliché M. Lorrillard).

Fig. 13 : B. Na Pha Bang : *sema* avec *stūpa* (cliché M. Lorrillard).

Fig. 14 : B. Na Pha Bang : *kumbha*, détail de *sema* (cliché M. Lorrillard).

Fig. 15 : B. Na Khu : inscription sur socle (cliché M. Lorrillard).

Fig. 16 : Huan Hin : *cella*, face est (cliché M. Lorrillard).

Fig. 17 : Huan Hin : fragments de sculptures (cliché M. Lorrillard).

Fig. 18 : B. Sithong : That Khu, angle sud (cliché M. Lorrillard).

Fig. 19 : B. Na Kathang : triade bouddhique (cliché M. Lorrillard).

Fig. 20 : B. Phon That : le That Phon en 1911 (cliché EFEO).

▲ Fig. 21 : B. Phon That : linteau en 1911 (cliché EFEO).

► Fig. 22 : B. Phon That : *sema* (cliché M. Lorrillard).

Fig. 23 : B. Tak Daet : *sema* (cliché M. Lorrillard).

Fig. 24 : That In Hang en 2009 (cliché M. Lorrillard).

▲ Fig. 25 : That In Hang : fragment de linteau en 1911 (cliché EFEO).

► Fig. 26 : That In Hang : divinité masculine. 1911 (cliché EFEO).

Fig. 27 : B. Don Seng : cuve à ablutions et *linga* (cliché M. Lorrillard).

Fig. 28 : B. Don Seng : *somasūtra* (cliché M. Lorrillard).

Fig. 29 : B. Don Seng : extrémité de *somasūtra* avec *makara* (cliché M. Lorrillard).

Fig. 30 : B. Nong Hua Tong : inscription sur vaisselle (cliché V. Souksavatdy, MIC).

Fig. 31 : B. Nong Hua Thong : inscription sur vaisselle (cliché V. Souksavatdy, MIC).

Fig. 32 : B. Nong Hua Thong : inscription sur vaisselle (cliché V. Souksavady, MIC).

Fig. 33 : B. Nong Hua Thong : plaque, personnage entre deux orants (cliché V. Souksavatdy).

Fig. 34 : B. Nong Hua Thong, plaque, Lakṣmī (?) (cliché V. Souksavatdy, MIC).

Fig. 35 : B. Nong Hua Thong, plaque, devatā (cliché V. Souksavatdy, MIC).

◀ Fig. 36 : B. Nong Hua Thong, *sema* avec *stūpa* (cliché M. Lorrillard).

▼ Fig. 37 : B. Kang, *sema* avec *stūpa* (cliché M. Lorrillard).

Fig. 38 : B. Kang, groupe de *sema* avec *stūpa* (cliché M. Lorrillard).

Fig. 39 : B. Xieng Vang Tha, piédroit khmer avec inscription lao (cliché M. Lorrillard).

Fig. 40 : That Sikhot, antéfixes et stèle inscrite (cliché M. Lorrillard).